

Collection POLICE

1^{FR}

CLAUDE ASCAIN
L'HOMME
QUI AVAIT **DISPARU**



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ



L'homme qui avait disparu

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR DU FUGITIF

C'était une soirée maussade de février. Il avait plu jusqu'au coucher du soleil et l'atmosphère restait humide. Mauvaise époque pour les asthmatiques et les rhumatisants.

C'était à cela que songeait prosaïquement Max Berton, les pieds bien au chaud dans des confortables pantoufles, le corps drapé dans une robe de chambre de velours rouge sombre à la cordelière soigneusement nouée autour de la taille.

Il fumait sa pipe à petits coups, tout en feuilletant un livre. Le feu était bon dans l'âtre du cabinet de travail. Une petite lampe à l'abat-jour vert clair était posée sur le bureau. Le profil de l'homme se détachait vigoureusement sur le mur, qui formait un écran imprévu.

Le front large et intelligent, le nez fin, les traits réguliers, le menton énergique étaient ceux d'un homme d'environ trente-cinq ans.

La fumée odorante du tabac anglais au miel, que Berton affectionnait, emplissait la pièce d'un nuage bleuté. Tout était calme. De temps à autre, un froissement de papier quand l'homme froissait une page.

Max Berton avait appartenu pendant quelques années à la Sûreté nationale où il s'était fait remarquer

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe,

par des qualités exceptionnelles. Il serait rapidement devenu un haut fonctionnaire sans cet instinct d'indépendance qui le faisait parfois ruer dans les brancards, lorsqu'il ne pensait pas la même chose que son chef hiérarchique.

Un coquet héritage lui avait permis de réaliser ses vœux. Sa démission tout de suite donnée, il avait fondé un cabinet de détective privé qui n'avait pas tardé à devenir prospère.

Il entendit un grattement à la porte et, sans lever la tête, marmonna l'ordre d'entrer.

Il savait que c'était Cyprien.

Cyprien Quotus, son collaborateur fit une apparition silencieuse. Il paraissait glisser plutôt qu'il ne marchait. Une manière féline de se déplacer. C'était à se demander s'il possédait des talons. On ne les entendait jamais marteler le sol.

Quel âge avait Cyprien ? Seul lui-même et Max Berton le savaient. A peu près celui de son patron, mettons, deux ans de moins. Mais impossible de deviner. Il possédait un visage rose d'adolescent, et ses yeux d'un bleu clair malicieux étaient marqués par la patte d'oie.

Peu de rides sur les joues, mais un front creusé de cinq lignes comme une portée de musique.

Des cheveux rares et très blonds qui se réunissaient au sommet du crâne en une houppe de clown, malgré tous les efforts de Cyprien pour les discipliner. Le reste de la tête était chauve, sauf pour les tempes et la nuque.

A toutes ces particularités, Cyprien ajoutait celle de ne posséder aucune dent authentique. Il portait un râtelier complet, ce qui, affirmait-il avec un clin d'œil inimitable, était excellent pour un policier car il pouvait ainsi changer de voix et d'accent à volonté... Une opinion, après tout !

— Il va être bientôt sept heures et demie, patron... Je descends prévenir pour le dîner ?

Max Berton était célibataire. Cyprien Quotus également. Ils vivaient dans le même appartement et les repas étaient apportés du dehors. Cyprien avait arrangé tout cela. Un restaurant voisin les faisait monter par un garçon. Ceci, quand les deux membres de

la maison « Max Berton, Enquêtes et Recherches » étaient chez eux. Le ménage était confié aux soins de la concierge.

— Ma foi, oui, acquiesça le détective. Je ne pense pas que nous soyons dérangés désormais...

Il referma son livre, tira à coups plus pressés sur sa pipe qui menaçait de s'éteindre et sourit. Il se leva, fit quelques pas dans la pièce. Cyprien effectua un demi-tour, toujours silencieux, et allait disparaître lorsque le téléphone sonna impérativement.

— Allons bon... grommela-t-il. Je parie que...

Il décrocha, écouta, répondit brièvement, écouta encore, et raccrocha avec une grimace de désespoir comique.

— Je crois que le diner va refroidir en nous attendant... grogna-t-il. Et si je ne le commande pas tout de suite, nous nous brosserons...

Max Berton murmura :

— Tu vois, Cyprien, c'est ce qui t'empêchera toujours de devenir un limier de grande classe. Tu penses tout le temps à manger...

— Ça ne vous arrive donc jamais d'avoir faim, patron ?

— Si. Mais il faut manger pour vivre, et non...

— Entendu, je n'aurai pas le dernier mot avec vous, interrompit Cyprien avec une familiarité qui ne choqua pas son patron, car ce dernier connaissait le dévouement et l'affection sans bornes que nourrissait son collaborateur à son égard.

— Qui a téléphoné ? demanda Berton.

— C'est le notaire Cugnot... M^e Cugnot a l'air très agité. C'est à peine s'il m'a laissé placer un mot. Quand il a appris que vous étiez là il m'a dit qu'il venait tout de suite, qu'il avait un besoin urgent de vous voir, que c'était un cas de vie ou de mort, etc. etc., et il a coupé la communication sans reprendre son souffle.

Max Berton bourra une nouvelle pipe et déclara philosophiquement :

— Je crois que ton pronostic était juste, il y a un instant, quant au diner, en ce qui me concerne toutefois... car si j'ai un conseil à te donner c'est de filer vivement au restaurant, te remplir la panse et revenir ensuite...

M^e Cugnot était un notaire en renom qui s'occupait des intérêts des familles les plus importantes de Paris. Max Berton le connaissait fort bien. Il avait déjà eu des litiges à débrouiller pour lui.

Que pouvait avoir à lui dire de si urgent le vieux tabellion ? Ce devait être grave, d'après le rapport de Cyprien. Cette agitation, cette hâte, cette absence de toute explication au téléphone...

Un quart d'heure plus tard, le détective voyait entrer son visiteur en tourbillon. Le visage congestionné, les mains fébriles, M^e Cugnot refusa de se défaire de sa pelisse malgré la chaleur qui régnait et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Mon cher Berton... j'ai besoin de vous... tout de suite... Il faut m'accompagner... pas une minute à perdre !

Le calme de Berton faisait contraste avec l'agitation du notaire.

— Un instant, dit le policier. Un peu de sang-froid, je vous en prie. De quoi s'agit-il ?

— Armand Chenébran... Il est revenu... Il est à Paris...

Malgré lui, Berton fit un pas en avant

— Armand Chenébran ? Vous en êtes sûr ? Comment le savez-vous ?

— Il y a une heure à peine j'ai reçu une communication téléphonique, me disant que...

— C'est lui-même qui vous a parlé ?

— Non. Un de ses amis. Je... Voilà...

Un peu plus maître de soi, le notaire expliqua :

— Cet ami d'Armand m'est naturellement inconnu. Il m'a dit que ce dernier se trouvait actuellement dans un hôtel de la rive gauche... j'ai l'adresse exacte — M^e Cugnot feuilleta un calepin — c'est l'hôtel *Carlos*, rue Monge, et qu'il l'avait chargé, lui, cet ami, de me prévenir qu'il désirait me voir le plus tôt possible pour une conversation...

Max Berton fit un signe silencieux d'approbation.

— Oui, souligna-t-il. Mais pourquoi désirez-vous que je vous accompagne ? C'est une affaire dont je n'avais pu m'occuper à l'époque...

— Je l'ai assez regretté, cher monsieur Berton... Vous étiez en voyage...

— Et quand je suis rentré à Paris, il était trop tard pour tenter de trouver une piste... Que puis-je faire pour vous, maintenant ?

— Chenébran est revenu, répéta le notaire, vous savez ce qui l'attend si jamais la police officielle...

Il s'interrompit et ravala sa salive. Sur son visage glissaient des larmes mêlées à des gouttes de sueur.

— Venez avec moi, implora-t-il. Nous le verrons ensemble. Il faut qu'il nous dise ce qui s'était passé il y a quatre mois... Il faut qu'il nous explique pourquoi il avait disparu... Il faut qu'il puisse se défendre contre cette terrible accusation qui pèse sur sa tête...

Berton fit un signe d'acquiescement.

Il connaissait le drame qui était survenu dans la famille Chenébran au début de l'hiver, pendant que lui-même se trouvait en Italie. Les journaux en avaient assez parlé.

M^e Cugnot était leur notaire. Ami personnel de M. Chenébran, il avait accepté, à la mort de celui-ci, de servir de guide et de tuteur au fils, issu d'un premier mariage.

Max Berton enfilait déjà son pardessus et prenait son chapeau. Ils descendirent ensemble. M^e Cugnot désigna son auto rangée le long du trottoir, au volant de laquelle se trouvait le chauffeur.

— Une petite seconde... demanda le détective.

En deux enjambées il fut devant un petit restaurant dont il ouvrit la porte. Un coup d'œil rapide dans la salle et il découvrit Cyprien qui jouait des mâchoires avec un appétit sensationnel.

Il lui fit signe, et Cyprien se hâta d'engouffrer encore un morceau, puis se leva et abandonna sa place, non sans avoir prévenu le garçon, ahuri, qu'il interrompait son diner.

Il s'empara d'un énorme morceau de fromage, le glissa entre deux tranches de pain, et fila avec un signe de tête à la caissière, en passant.

— Mettez le repas sur le compte...

Les trois hommes s'installèrent dans l'auto. Maître Cugnot se mit à parler d'une voix que l'émotion continuait d'altérer.

— J'espère que vous réussirez, mon cher monsieur Berton, à obtenir la vérité. C'est tellement affreux

de penser que ce garçon ait pu être un... un assassin... Voyez-vous, s'exclama-t-il, moi je suis prêt à croire à son innocence... Mais, hélas ! tout l'accable...

Cyprien roula des yeux ahuris. Son patron le mit au courant.

— M^e Cugnot, spécifia-t-il, a reçu un coup de téléphone d'Armand Chenébran qui est caché dans un hôtel de la rive gauche. Tu te souviens de l'affaire, je suppose ?

Oui. Cyprien Quotus avait, comme son maître, une excellente mémoire. Et les détails que donnait le notaire, dans son incessant besoin de s'étourdir de paroles, contribuaient à fixer les faits en place dans son esprit.

Cela avait commencé par l'annonce sensationnelle de la mort brusque de Mme Chenébran, dans des conditions qui avaient tout de suite paru suspectes à son entourage.

Cette Mme Chenébran était la seconde épouse du père d'Armand. Veuve elle-même d'un M. Jeanty, elle avait eu, jusqu'alors, une vie assez modeste, comparativement à celle qui allait être la sienne après être entrée dans la riche famille des Chenébran.

Elle s'entendait assez bien avec son beau-fils qui, du reste, ne vivait pas dans la luxueuse propriété de Saint-Cloud, aux environs de Paris, où elle s'était installée après le décès de son deuxième époux. Il allait la voir de temps à autre aux *Chênes-Verts*, le nom de l'endroit.

C'était lors d'un week-end, à la mi-novembre dernière, que le drame s'était déroulé.

D'après les déclarations des domestiques, le dîner avait commencé d'une façon assez caractéristique. Il y avait trois personnes à table, Mme Chenébran, son beau-fils et la demoiselle de compagnie, Germaine Carrier, élégante, jolie, d'une vive intelligence, qui avait su gagner l'affection de Mme Chenébran.

Les propos qui s'échangeaient devaient être de nature désagréable car les conversations cessaient et se modifiaient trop ostensiblement de ton lorsque le maître d'hôtel apparaissait avec les plats. Ce dernier sentait une tension grandissante.

Avant la fin du repas, Mme Chenébran s'était levée

dans un état de surexcitation difficile à dissimuler et claquant la porte avait gagné sa chambre.

Son beau-fils et Mlle Germaine — d'après les déclarations que fit plus tard le maître d'hôtel, et que la demoiselle de compagnie confirma — restèrent comme accablés, se contentant d'échanger des propos à mi-voix.

Puis Armand s'était levé, comme fou furieux, en grondant :

— Je lui ferai entendre raison !... Je ne suis pas un gamin !... J'ai passé l'âge des sermons... Et puis, elle ne m'est rien, après tout !... C'est une étrangère pour moi !...

Germaine Carrier avait essayé de l'apaiser, mais il courut jusque dans la chambre de Mme Chenébran et la soubrette qui l'avait vu passer, affirma lors de l'interrogatoire, qu'il marmonnait des menaces confuses.

Vers onze heures du soir, Germaine Carrier qui avait attendu vainement le retour d'Armand Chenébran — il lui avait déclaré, affirma-t-elle, qu'il ramènerait sa belle-mère dans la salle à manger — se décida à se rendre chez la maîtresse de maison.

Un spectacle funèbre l'attendait. La malheureuse gisait morte, en toilette de nuit, dans son lit. Sur un guéridon, un flacon de laudanum. Était-ce un suicide ?

La présence du laudanum n'était pas, à vrai dire, une surprise. Mme Chenébran utilisait ce dangereux médicament comme potion calmante pour combattre ses insomnies.

On téléphona d'urgence pour appeler un docteur. Et ce ne fut qu'à ce moment qu'on découvrit que le beau-fils avait disparu, alors que tout le monde supposait qu'il s'était retiré dans sa chambre.

Il avait fait sa valise et quitté la propriété sans que personne ne l'eût vu, et sans laisser un mot d'explication.

La thèse d'un accident ayant causé la mort de Mme Chenébran était impossible : la belle-mère d'Armand connaissait trop bien le nombre exact de gouttes qu'elle devait prendre.

Restait celle du suicide, comme le supposa le docteur. Elle commença à s'effriter lorsqu'on s'aperçut

du départ incompréhensible du jeune homme, départ qui ressemblait singulièrement à une fuite.

La police fut mise en branle. Ce fut l'inspecteur Gosselin — un ancien collègue de Max Berton, justement — qui fut chargé de l'affaire.

On fit savoir par T. S. F. qu'il était urgent, pour qu'Armand Chenébran pût se disculper des soupçons qui pesaient déjà sur lui, qu'il se présentât à la police. Aucune nouvelle.

On rechercha le disparu dans toute la France, dans toute l'Europe. Des appels pressants furent publiés dans d'innombrables journaux. Ce fut en vain. La police fut de plus en plus persuadée qu'il avait commis le crime. On avait cherché en tout premier lieu des empreintes digitales sur le flacon et le verre. Or, rien de tout cela n'était visible.

— Ce qui prouve, avait conclu l'inspecteur Gosselin, que l'assassin avait pris la précaution de les effacer avec son mouchoir...

« Car, ajoutait-il, non sans logique, si Mme Chenébran s'était elle-même versé le poison, ce sont ses propres empreintes qu'on aurait trouvées. Et puis la fuite du coupable le dénonce indubitablement.

Les choses en étaient restées là. Et voici que, subitement, M^e Cugnot qui éprouvait pour le fils de son vieil ami un sentiment affectueux compréhensible, avait appris secrètement qu'Armand se trouvait à Paris !

— Il ne s'est pas inscrit sous son nom je suppose... questionna Cyprien, qui picorait, à la dérobée, des morceaux de pain et de fromage, dans l'ombre de la voiture.

— Non, vous pensez bien... Il faut demander M. Marcel Labryère... spécifia M^e Cugnot.

L'auto stoppa devant l'hôtel qui était de moyenne importance. Max Berton sauta le premier à terre et d'un bond escalada les deux marches de pierre qui menaient dans le petit hall.

Il eut l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal, car l'employé de réception, penché au-dessus du comptoir, parlait à voix basse sur un ton précipité avec un groom.

Une porte d'ascenseur cliqueta et l'inspecteur Gos-

selin apparut ! Il se dirigeait rapidement vers le comptoir, lorsque le groupe formé par les nouveaux venus attira son attention.

Un haut-le-corps et un froncement de sourcils en reconnaissant M^e Cugnot, puis un sourire et une main tendue vers Max Berton.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Le détective privé haussa les épaules.

— Je viens voir le même personnage que toi... Je — hem ! — je suppose que tu avais été prévenu, hein ?... Est-ce qu'il est toujours là-haut ?

Gosselin répondit d'un ton grave :

— Oui... Mais j'ai dû faire ouvrir la porte par un garçon, car on ne répondait pas...

Et comme le trio restait interdit, il précisa :

— « Il » est mort... Je suis descendu pour commander une ambulance et appeler un médecin légiste...

CHAPITRE II

DANS LA CHAMBRE N° 21

Un bégaiement horrifié échappa au notaire.

— Mort ?... Mais... Mais, c'est impossible !... Je... Voyons, inspecteur, de quoi est-il...

— Je n'en sais rien, répondit Gosselin avec brusquerie. C'est pourquoi je fais venir un docteur...

Max Berton déclara avec autorité :

— Je monte avec toi, Gosselin...

Il s'adressa à M^e Cugnot qui restait accablé :

— Attendez-nous ici, dans le salon de lecture... Cela vaudra mieux...

Il fit signe à Cyprien de l'accompagner.

L'inspecteur Gosselin inscrivit rapidement sur une feuille de papier un numéro de téléphone et donna des instructions à l'employé de l'hôtel puis rejoignit ses amis qui attendaient déjà dans l'ascenseur.

— C'est au premier étage, dit Gosselin. Chambre 21...

— Mais, qui vous avait renseigné ? hasarda Cyprien.

Ce fut Berton qui répondit :

— Le même personnage, sans doute, qui avait téléphoné à M^e Cugnot.

— Mais... quel était son but véritable, alors ? D'un côté, il fait œuvre d'ami, pour ainsi dire, et de l'autre, il...

— Nous en reparlerons, coupa Berton avec un coup de coude significatif à son collaborateur.

— J'étais monté directement, fit Gosselin, et j'avais frappé à la porte, mais pas de réponse. Le garçon d'étage était avec moi. Il m'assura que le locataire était chez lui. Je frappai encore plusieurs fois. Et puis, comme je ne voulais pas perdre de temps, je requis l'employé d'utiliser son passe-partout.

— Il y a combien de temps qu'on t'avait téléphoné pour te donner le tuyau ? demanda Berton.

D'après la réponse, le détective privé calcula que la communication avait été faite quelques instants après que M^e Cugnot eût été lui-même informé. Gosselin ajouta qu'il n'avait pas hésité à se déranger, quoi qu'il n'eût, au fond, aucune certitude quant à la valeur du renseignement.

Ils quittèrent l'ascenseur et l'inspecteur passa le premier, se dirigeant vers la droite, prenant un long corridor dont le tapis étouffait les pas. Il désigna une porte :

— Là-bas... La dernière... Au fond... Je...

Une pression sur le bras le fit taire. Max Berton avait déjà repéré l'endroit — à une dizaine de mètres environ — et voyait la porte se refermer lentement, comme sous une poussée prudente, mais continue. Ce n'était certainement pas l'effet d'un courant d'air.

— Il y a quelqu'un d'étranger dans la pièce !... chuchota-t-il.

Gosselin eut un élan pour courir, mais Berton le retint.

— Attends !... Il faut le surprendre !... Il n'aura qu'une seule issue pour filer... La fenêtre... Cyprien... Descends vivement... D'après la disposition des lieux, la chambre doit être du côté de la cour... Tu vas faire le guet en bas... Et une fois empoigné, ne le lâche pas...

Cyprien Quotus était petit et mince, mais il possédait une force surprenante. La souplesse et la détente d'un chat. Il disparut en un clin d'œil, sans le moindre bruit.

— Marchons doucement, conseilla Berton. Cela donnera le temps à Cyprien de prendre son poste...

Il atteignit la porte du 21, et d'un seul coup la repoussa, puis il bondit à l'intérieur, suivi de Gosselin. La lumière électrique brillait au plafond, la fenêtre, de l'autre côté de la pièce, par opposition à la porte était fermée. C'est-à-dire qu'elle était fermée au moment de l'entrée des deux hommes, mais le courant d'air provoqué par le rejet du battant de la porte vers l'intérieur avait amené la disjonction des battants, simplement tirés du dehors.

Berton vit quelque chose qui le fit se précipiter vers la barre d'appui. C'étaient deux mains humaines qui s'agrippaient. Une exclamation échappa à Gosselin. Au même instant, les mains disparurent.

— Sacrebleu, grommela Berton, tu lui as donné l'éveil... Sans ton cri, je l'accrochais bel et bien aux poignets...

Il se pencha au-dessus de l'obscurité, cherchant à distinguer ce qui se passait au-dessous de lui, grâce à sa lampe électrique de poche. Un juron avait retenti, une rumeur confuse, puis un bruit précipité de pas décroissants.

— C'est toi, Cyprien ?

Ne recevant pas de réponse, Max Berton rentra dans la chambre qu'il traversa en coup de vent, et sans donner d'explications à Gosselin galopa jusqu'à l'escalier, dégringola les marches.

Il atteignit la cour. Sous la clarté de sa lampe, il découvrit Cyprien, encore assis sur les pavés, et se frottant le crâne.

— Tu l'as reçu sur la tête ? questionna le patron.

— Vous aviez donc jeté un homme par la fenêtre ? Il m'est tombé en plein dessus... J'en suis resté abruti... Il s'est relevé sans demander son reste et il a filé...

Berton émit un soupir de regret. Par deux fois, il venait de manquer une prise qui s'annonçait intéressante,

— Bon... Va te reposer en compagnie de M^e Cugnot... Il doit s'ennuyer tout seul...

Il accompagna lui-même son collaborateur jusqu'au petit salon. Le notaire était assis auprès d'une jeune femme très pâle qui paraissait revenir d'un évanouissement. En voyant le détective, il émit un début de phrase, mais Berton fit un signe de la main :

— Un instant. Il faut que je remonte... Je vous verrai tout à l'heure. Si c'est urgent, vous m'enverrez mon aide Quotus pour m'appeler.

— Non, cela peut attendre... annonça M^e Cugnot qui reporta son regard sur la jeune femme.

Cette dernière avait les yeux rougis et mordillait convulsivement un mouchoir. Berton remarqua au passage qu'elle était fort jolie.

Il remonta auprès de Gosselin.

— Manqué, déclara-t-il. Il a eu de la chance...

L'inspecteur désigna le cadavre assis dans un fauteuil.

— Je n'y ai pas touché... J'attends le médecin légiste...

Celui qui s'était inscrit sous le nom de Marcel Labruyère paraissait dormir, tant l'expression de son visage était paisible. Les yeux fermés, la tête penchée sur une épaule, un bras allongé sur l'accoudoir, l'autre bras pendant vers le sol.

Il était de taille moyenne, vêtu et chaussé de neuf. Le complet donna l'impression à Berton d'être de confection, impression qui se confirma par la suite. Il portait la marque d'un magasin londonien.

Gosselin avait tiré de sa poche plusieurs photographies qu'il avait apportées, et les comparait.

— C'est bien lui... dit-il à la longue. C'est Chenébran... Il avait laissé pousser barbe et moustache, évidemment, mais quand on l'aura rasé...

Berton qui s'était penché au-dessus du visage du mort se redressa et huma l'air.

— Cela sent un peu le roussi... marmonna-t-il.

Son regard vif chercha autour de lui, et soudain le détective se pencha vers le sol. Sa lampe éclaira en plein une cigarette à peine entamée qui avait vraisemblablement échappé aux doigts de Chenébran et qui,

en continuant de brûler quelques secondes, avait endommagé le tapis.

A la grande surprise de Gosselin il la ramassa avec mille précautions et l'introduisit dans une enveloppe qu'il avait trouvée sur une table garnie de papier à lettres de l'hôtel.

On frappa à la porte. Il y avait là plusieurs personnes. D'abord le médecin légiste qui était enfin arrivé. Puis, derrière lui, la houppe clownesque de Cyprien, et un couple formé par M^e Cugnot accompagné de la jeune femme inconnue.

L'inspecteur Gosselin regarda, le sourcil en accent circonflexe :

— Mlle Carrier ? articula-t-il avec un accent de surprise interrogative. Vous, ici ?

C'était, en effet, l'ex-demoiselle de compagnie de Mme Chenébran.

— Oui, dit Cyprien d'un air important. C'est moi qui lui ai demandé de monter.. Je vais vous expliquer ça, tout de suite.

Le docteur s'était mis en devoir d'examiner le corps. Dès le début, il déclara en hochant la tête :

— Je crois qu'il a dû y avoir arrêt du cœur... Mais...

Il regarda la jeune fille.

— Une présence féminine n'est pas — hum ! — très désirable...

— Elle peut rester, assura Cyprien en questionnant M^e Cugnot des yeux, comme pour lui demander une autorisation.

Ce dernier prit la parole, et lentement :

— Mlle Carrier est en réalité Mme Armand Chenébran...

Gosselin sursauta et le dévisagea avec stupeur.

— Que... Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que Mlle Carrier avait épousé secrètement M. Chenébran une quinzaine de jours avant sa disparition...

La jeune femme confirma d'un signe de tête triste.

Gosselin eut une exclamation bourrue :

— Et vous ne l'avez pas déclaré à la justice, lors de l'interrogatoire des témoins ?

M^e Cugnot répondit pour elle :

— Cela ne pouvait avoir aucune influence sur la

marche de l'enquête et il était inutile d'étaler des détails personnels devant la curiosité publique... Moi-même, je n'en savais rien... Ce n'est qu'il y a quelques instants que Mlle Car... que Mme Chenébran jeune, veux-je dire, m'a révélé cette union... Cela expliquait en même temps les raisons de sa présence ici, ce soir...

La jeune femme, sur une question directe de Max Berton, précisa qu'elle avait été avisée par un appel téléphonique — encore un ! pensa le détective — que son époux était à Paris et désirait la voir.

— C'était un ami, dit-elle. Il m'a dit qu'Armand était resté en Angleterre, caché chez lui, et qu'il s'était finalement décidé à rentrer à Paris pour protester de son innocence...

— Il vous a parlé en anglais ? demanda Berton avec intérêt.

— Non, en français... Mais il avait un léger accent...

— Tout comme celui qui m'a appelé, souligna Me Cugnot. C'est du reste le même, nous en avons acquis la conviction...

Max Berton se tourna vers Gosselin. Ce dernier hocha négativement la tête :

— Non, moi j'ai été avisé par un inconnu qui avait l'accent de Belleville... Mais quelle importance cela a-t-il ? Alors, docteur, continua-t-il en s'adressant au praticien qui avait dénudé le torse du décédé et auscultait le cœur.

— Il faudra une autopsie, car...

— Oh, non, s'opposa la jeune femme avec une nuance d'épouvante dans la voix. Je ne veux pas... C'est trop affreux...

Le médecin eut un haussement d'épaules imperceptible et riposta avec une indifférence professionnelle :

— Comme vous voudrez, madame... Du moment qu'il n'y a pas de plainte...

— Vous êtes sûr, docteur, reprit Gosselin, qu'il ne peut y avoir d'indices suspects ?

— D'après un examen extérieur, je vous le répète, il n'y a pas à hésiter. Le corps ne présente aucun aspect anormal. Tout tend à confirmer le diagnostic que j'ai donné... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

fit-il subitement, en regardant l'intérieur de l'avant-bras gauche.

Max Berton fit un pas en avant, imité par les autres.

On voyait une tache blanchâtre de forme à peu près ovale.

— Cela a été produit par un acide appliqué par doses successives, dirait-on, poursuivit-il. On a cherché à effacer quelque chose...

Il regarda le groupe et plus particulièrement l'inspecteur Gosselin.

— Le décédé n'avait pas quelque signe particulier?

— Mais si !... Une tache de naissance de couleur lie de vin...

C'était la jeune femme qui venait de s'exclamer. Elle eut tout aussitôt une légère rougeur de confusion qui la rendait encore plus jolie, en faisant disparaître sa pâleur.

— Exact, confirma Gosselin, en compulsant ses notes. Mais presque aussitôt, il se gratta le menton avec perplexité :

— Je ne comprends pas... Ici, sur mon signalement, on indique « tache lie de vin sur le côté intérieur de l'avant-bras droit ».

La jeune femme le regarda avec de grands yeux emplis de douleur et balbutia non sans effort :

— Hélas, monsieur, j'eusse souhaité que... Mais le doute n'est pas possible... Je connaissais trop bien mon mari...

M^{re} Cugnot hocha la tête.

— Oui... Vous devez avoir raison... C'est moi qui ai commis l'erreur. C'est moi qui ai indiqué cette particularité à la police... Je croyais que c'était le bras droit...

— Eh bien ! vous en faites de belles, vous !... déclara Gosselin avec sécheresse. J'aurais pu le rechercher longtemps...

— Gosselin, reprocha doucement Berton, ce n'est pas le moment ni l'endroit pour ergoter sur des questions aussi pénibles... Armand Chenébran est identifié, cela doit te suffire...

Mais l'inspecteur semblait en veine d'agressivité.

— Ce n'est pas prouvé, après tout !... clama-t-il. Il peut y avoir d'autres erreurs...

— Je reconnais formellement mon mari, dit Mme Chenébran. Oh, monsieur, vous êtes cruel... Vous ne devriez pas jeter le doute dans mon âme. Un faux espoir me briserait... Je...

Elle ne put continuer et fondit en sanglots pressés. M^e Cugnot l'éloigna en jetant un regard courroucé à l'inspecteur.

— Attendez... fit Gosselin d'un ton radouci. C'est que je n'ai pas terminé... Si mes renseignements sont exacts, il doit y avoir...

Il prit la valise dans un coin et l'ouvrit. Berton s'était approché.

— Mon informateur — un indicateur de police, sans aucun doute, je saurai qui, lorsqu'il réclamera sa prime — m'a dit que je trouverais les papiers d'identité de Chenébran dans... attends...

Il prit un canif et fendit la poche de drap entièrement cousue qu'il venait de trouver. Il éparilla des documents et poussa un grognement de satisfaction.

— Madame... Excusez-moi... marmonna-t-il en inclinant la tête vers l'épouse de Chenébran. C'est bien lui...

Il avait entre les mains la carte d'électeur et diverses autres preuves définitives.

Max Berton songea à la somme d'émotions que subissait la pauvre jeune veuve. Avoir cru revoir son mari vivant, puis apprendre son brusque trépas, s'entendre ensuite dire que ce n'était peut-être pas lui, et enfin apprendre — coup de massue final — que toute espérance de le retrouver ailleurs était perdue...

— M^e Cugnot, demanda-t-il, je vous serai très obligé de bien vouloir ramener Madame chez elle... C'est de la plus élémentaire humanité... Je vous rejoindrai ensuite... J'ai encore quelques petites choses à élucider ici...

Elle le remercia du regard et donna son adresse. C'était une maison neuve dans le quartier du Champ-de-Mars. Elle habitait un appartement meublé, au deuxième étage.

Le docteur partit peu après dans l'ambulance qui emmenait la dépouille funèbre. Gosselin l'avait accom-

pagné jusqu'à la porte. Il remonta et trouva Max Berton assis dans le fauteuil même où l'on avait trouvé Chenébran, alias Labruyère, et fumant une cigarette, sous les yeux de Cyprien, appuyé à la cheminée.

Après avoir tiré quelques bouffées, Berton s'affaissa légèrement, laissant aller sa tête sur l'épaule, son bras droit tomba inerte, et la cigarette tomba sur le tapis.

Gosselin le regarda, les yeux agrandis. Mais la voix de Cyprien se fit entendre rassurante :

— Vous en faites pas... Le patron reconstitue quelque chose...

Berton rouvrit les yeux et sourit, puis se redressa.

Il regarda sa cigarette, la ramassa avant qu'elle eût fait des dégâts et continua de fumer.

— Oui, conclut-il, ce n'était pas une mise en scène... L'homme était bien en train de déguster sa cigarette quand il a été surpris par son destin...

CHAPITRE III

LE « RASTUS FORTICAR »

L'inspecteur Gosselin allait demander des éclaircissements sur les raisons pour lesquelles Max Berton avait ramassé la cigarette du mort pour la mettre à l'abri avec tant de précautions, lorsqu'un petit homme rond, d'une cinquantaine d'années apparut sur le seuil ; la porte était restée ouverte.

Il s'excusa avec agitation.

— Messieurs... Je viens d'apprendre le... la... enfin ce qui s'est passé... J'étais sorti... Je suis le directeur de l'hôtel... Je suis M. Charlet... On m'a dit en bas que... les journaux vont parler de cette arrestation ?

Max Berton répondit en présentant Gosselin, sans préciser son propre rôle ni celui de Cyprien.

— L'inspecteur Gosselin vous dira lui-même qu'il n'y a pas eu d'arrestation puisque M. — hum ! — M. Labruyère a été trouvé mort d'un arrêt du cœur...

— Soyez tranquille, monsieur Charlet, il n'y aura pas de scandale...

C'était ce qui tenait à cœur au propriétaire de l'hôtel. Il poussa un soupir de soulagement et s'épongea le front.

Normalement, Gosselin aurait dû se retirer. Son rôle était terminé puisqu'il avait retrouvé Chenébran. Mais il resta. Il éprouvait une curiosité secrète pour les agissements de Berton. Il se demandait quel était le mobile qui animait le détective.

— Dites-moi, monsieur Charlet, avait repris Berton, je voudrais vous demander quelques renseignements. Simple formalité, du reste. Je suis — hum ! — un ami de l'inspecteur Gosselin. Non, je n'appartiens pas à la police officielle, et en tout cas, je vous garantis que je resterai discret.

— Je vous écoute, Monsieur...

Une sorte de magnétisme émanait de Max Berton et le directeur de l'hôtel paraissait subjugué par sa personnalité, à la fois séduisante et énergique. Il ne songea même pas à lui demander son nom.

— A quel moment de la journée ce M. Labruyère est-il venu s'installer dans la chambre n° 21 ?

— Je ne pourrais le préciser à une minute près !... Mettons entre cinq et six heures... J'étais dans le hall... Son compagnon...

— Ah, il n'était pas seul ?

— Non. Il y avait, avec lui, un vieux monsieur à lunettes et à cheveux blancs... Ils montèrent tous deux, le vieux monsieur resta peut-être un quart d'heure là-haut, puis il redescendit... Il demanda l'autorisation de téléphoner et...

— Il avait l'accent anglais, n'est-ce pas ?

— Mais oui !... Vous le connaissez ? Il a téléphoné à deux personnes différentes...

— Au comptoir ou dans une cabine ?

— Il a utilisé la cabine qui se trouve dans le hall.

— Parfait. Autre chose, maintenant. Qui est-ce qui occupe les chambres contiguës au numéro 21 ?

— Il n'y a qu'une pièce, Monsieur, puisque le 21 fait le coin de deux corridors... Le 19 a été loué par un M. Gaudry...

— Vous avez une excellente mémoire, à ce que je

vois... Vous connaissez tous les noms de vos clients par cœur ?

Le petit homme rond se rengorgea sous le compliment ; il gloussa :

— Non, pas tous, évidemment... Mais j'ai retenu celui de M. Gaudry parce qu'il faut que je le recherche dans mes livres... Il m'a dit qu'il était venu l'an dernier, et je ne me rappelle pas du tout l'avoir vu à cette époque... Il a pourtant précisé qu'il avait occupé le numéro 19, et c'est pourquoi il insistait pour l'obtenir...

— Comment était-il ? Pouvez-vous me le décrire ?

— Une trentaine d'années, environ... De taille moyenne, très blond, avec une petite moustache...

Cyprien qui n'avait pas perdu un mot de la conversation poussa une exclamation étouffée :

— Patron !... C'est... c'est le type qui m'est tombé sur la tête !

Il expliqua qu'il avait eu le temps de braquer sa lampe, qu'il tenait à la main, mais que l'autre, d'un coup de poing, l'avait fait sauter.

M. Charlet pressentit de nouvelles complications et prit un air lamentable. Max Berton décida :

— Il faut examiner sa chambre... Vous permettez, monsieur Charlet ?

Le passe-partout du propriétaire donna accès au n° 19. Tout était dans un ordre parfait. Berton demanda :

— Il n'avait pas de bagages ?

— Non. Il avait payé sa chambre d'avance, pour vingt-quatre heures.

— Il était donc arrivé aujourd'hui ? Comme M. Labruyère ?

Gosselin écoutait avec attention. Cela devenait intéressant. Quant à M. Charlet il parut découvrir seulement à présent cette coïncidence :

— Mais oui... C'est vrai... Mais il était arrivé plus tôt... Vers deux heures de l'après-midi...

Vérifications faites auprès du personnel, il fut avéré que M. Gaudry était monté chez lui et n'en était pas ressorti.

Il était plus de neuf heures du soir. Berton envoya chez la jeune Mme Chenébran qui attendait sa visite

en compagnie de M^e Cugnot, Cyprien, avec un mot le priant de l'excuser, mais il n'avait pas encore diné et remettait l'entrevue au lendemain matin.

— Maintenant, fit-il en prenant Gosselin familièrement sous le bras, allons déguster une choucroute dans une brasserie quelconque.

Lorsque Cyprien retrouva son maître dans l'appartement qui faisait suite au cabinet de travail, celui-ci sortait de la petite cuisine, affublé d'une longue blouse blanche aux manches retroussées.

Berton arborait un air de contentement auquel Quotus ne se trompait jamais. Un sourire béat en guise de réponse, et l'homme à la houppe de clown demanda :

— Trouvé quelque chose, patron ?

— Viens voir, mon vieux Quotus...

La cuisine était aménagée en un minuscule mais très complet laboratoire de chimie avec brûleur à gaz, cornues, éprouvettes, fioles, mortiers à poudre, etc. Berton enfila des gants de caoutchouc et prit un récipient de verre au fond duquel il y avait un liquide de couleur opaline.

— Je viens de me livrer à une petite expérience qui a abouti à ceci. As-tu un ennemi mortel, quelque chose comme une belle-mère, par exemple ? Tu lui fais boire quelques gouttes de ça, et *pfft*, elle est emportée par un arrêt du cœur...

— Mais... Mais où avez-vous trouvé ce poison ?

— Sur la cigarette...

— Quelle cigarette ?

— Celle que j'ai ramassée près du fauteuil de ce pauvre bougre de Chenébran... dit Berton... J'avais flairé quelque chose... Normalement, elle aurait dû brûler jusqu'au bout, et mettre le feu à tout l'hôtel, le cas échéant... Il devait y avoir une raison pour qu'elle se fût éteinte à peine tombée...

Cyprien resta en extase. Son patron était vraiment épataant, pensa-t-il.

Max Berton poursuivit :

— Elle était enduite d'une variété de *Rastus Forlicar*... Tu ne sais pas ce que c'est ? Tu n'es pas le seul, va... Le *Rastus Forlicar* est l'une des innombrables variétés que l'on peut obtenir avec des extraits de plantes vénéneuses... Les fameux Borgia de l'ancienne

Rome devaient sûrement l'utiliser. Il ressemble étonnamment à ce poison dont ils enduisaient les bords des coupes qu'ils présentaient à ceux dont ils voulaient se défaire... Les victimes buvaient sans défiance le même vin que l'amphitryon... Mais à peine le poison avait-il touché les muqueuses des lèvres qu'il se mélangeait au sang... Et il ne laisse aucune trace dans l'organisme... On peut autopsier le corps de Chenébran, on ne trouvera rien...

— Alors... Il n'est pas mort naturellement ?

Max Berton inclina la tête de façon moqueuse, le visage faussement solennel :

— Messire Cyprien Quotus, vous êtes un génie d'avoir finalement deviné cela, alors que je m'évertue à vous le faire comprendre...

Cyprien se mit à rire. Il n'était pas du tout vexé. Un excellent caractère. Et puis, il avait l'habitude de ce genre d'ironie.

— Il s'est donc suicidé... conclut-il.

Berton qui achevait de ranger les différentes fioles dont le contenu lui avait servi pour les divers mélanges et réactions s'immobilisa.

— Ah ! ça... c'est imprévu... Je n'y avais pas pensé...

— Vous vous payez encore ma tête, patron...

— Non, cette fois je suis sincère... Pourquoi imagines-tu un suicide ?

— Parce que... Parce que... Heu... Personne n'a pu... Ah ! si, pourtant... Ce Gaudry, patron...

Quotus s'anima et poursuivit à mots pressés :

— Voilà pourquoi il s'était introduit dans la chambre après la découverte du corps par Gosselin. Il venait rechercher ce qui restait de la cigarette... Il savait qu'elle s'éteindrait dès qu'elle ne serait plus fumée... Dites, patron... Ça n'a donc aucun goût particulier, ce machintruc, rastamuche, comment appelez-vous le poison ?

— *Rastus Forlicas*... Non, voyons, cela n'a pas de goût, sans quoi où serait l'astuce de l'affaire ? Seulement, ça ne brûle pas...

— Ainsi, c'est le type qui m'est tombé sur le crâne, reprit Cyprien.

— Je ne sais pas... Je ne l'affirme pas... Il faudrait

d'abord trouver comment il avait réussi à s'introduire auprès de Chenébran...

— C'était peut-être un de ses amis ? Le patron de l'hôtel nous a dit qu'il avait insisté pour avoir la chambre voisine. Ils étaient de connivence — Gaudry et Chenébran — pour faire semblant de ne pas se connaître et de...

— Charmant... Tu trouves que c'est œuvre d'ami, toi, que de donner une cigarette empoisonnée ?... Non, vois-tu, ta théorie est mauvaise : si Gaudry était l'ami de Chenébran, il ne l'aurait pas fait mourir, et s'il était un ennemi, je ne vois pas très bien les deux hommes conversant cordialement...

Ils revinrent dans la salle à manger.

— Vous allez prévenir Gosselin de ce que vous avez découvert ?

— Je ne sais pas encore, déclara Berton après un instant de réflexion. Je ne puis rien prouver officiellement. Et Gosselin est trop content d'être débarrassé d'une affaire qui lui a donné suffisamment de mal, pour se replonger dans un mystère à côté duquel la disparition précédente de Chenébran fait figure de simple fait divers...

— Et le notaire ?

— M^e Cugnot ?... Oui, peut-être... J'ai plusieurs choses à lui dire. Quant à M. Chenébran... heu... non... Elle a été assez éprouvée comme ça...

Il fit un signe à Cyprien qui prit une bouteille de chartreuse dans un bahut et la déposa sur un plateau avec deux grands verres. Max Berton aimait siroter lentement la liqueur verte et sucrée, en fumant une dernière pipe, avant de se coucher. Les aiguilles de la pendulette, sur un meuble, allaient atteindre onze heures.

Tout en fumant à petits coups, Berton résuma ses pensées :

— Il y a trois personnages intéressants à retrouver le plus tôt possible pour comprendre ce qui s'est passé...

Il compta sur ses doigts :

— *Premièrement* : L'indicateur qui a signalé la présence de Chenébran à Gosselin. Il était singulièrement bien informé puisqu'il savait même où se trouvaient

les papiers d'identité. Je demanderai à ce brave inspecteur de le questionner en détail et de lui demander où il a pu se procurer ses tuyaux. Cela peut nous mener quelque part.

« *Deuxièmement* : Le vieux bonhomme à lunettes et à l'accent anglais... Celui qui avait accompagné Chenébran et qui a appelé, de sa part, la femme de son ami et le notaire... Il est probable qu'il reviendra le voir au *Carlos*... Dès demain matin, tu iras te renseigner et donneras des instructions pour qu'on lui dise de passer chez M^e Cugnot. Il nous révélera sans doute quelles étaient les intentions de Chenébran... »

Cyprien aventura une remarque :

— Pourquoi Chenébran n'avait-il pas parlé directement lui-même au téléphone ?

Max Berton sourit et lâcha une bouffée plus grosse :

— Puisque son ami se chargeait de le faire, cela lui évitait de quitter sa chambre, et il ne tenait pas à circuler plus que c'était nécessaire... C'était peut-être son confident... Il nous dira lui-même ce que Chenébran voulait expliquer à M^e Cugnot...

« Quant au troisième personnage, ce M. Gaudry — ce n'est sûrement pas son nom véritable — j'aimerais beaucoup savoir ce qu'il était venu faire dans la chambre n^o 21.

Il acheva sa pipe, la tapota, vida son verre et se leva.

— En tout cas, Cyprien, ne me parles plus d'un suicide... Un homme qui fait appeler deux êtres, dont l'un lui est particulièrement cher, ne se donne pas la mort en les attendant.

Quotus plia les épaules comme sous un choc. L'argument était écrasant. Il prit une mine contrite.

— Alors, pourquoi ce crime, patron ?

— Cyprien... Il est onze heures et demie. Nous avons la chance de pouvoir dormir douillettement, chacun dans notre lit, chose qui ne nous arrive pas toutes les nuits. Bonne nuit...

Sur ce, Max Berton pénétra dans sa chambre à coucher et Cyprien se mit en devoir de déplier le divan-lit qui garnissait un coin de la salle à manger-studio

CHAPITRE IV

L'APPARTEMENT AU-DESSOUS

M^e Cugnot attendait Max Berton chez lui. Le détective lui avait téléphoné qu'il passerait le prendre afin d'aller en sa compagnie chez Mme Armand Chenébran.

Berton conduisait lui-même sa petite et rapide voiture. Cyprien était ailleurs, ce matin-là. Le notaire s'installa à côté du policier.

— Elle a du cran cette petite... dit-il tout de go.

Berton comprit que son compagnon parlait de la jeune veuve et opina du bonnet, affirmativement.

— Oui... Elle a l'air d'être courageuse... La manière dont elle a supporté le choc, hier soir...

— J'ai conversé avec elle pendant que nous vous attendions, reprit M^e Cugnot. Elle est douée d'une grande délicatesse... Elle aurait pu révéler tout de suite après la tragédie qu'elle était l'épouse légitime d'Armand... Elle n'en a rien fait, parce que — m'a-t-elle dit — c'eût été indécent... Je cite ses propres expressions... Ils sont mariés sous le régime de la communauté... Elle ne voulait pas donner l'impression qu'elle avait hâte de jouir de l'immense fortune qui venait d'échoir à son mari...

Max Berton savait qu'Armand Chenébran ne devait hériter des quelques millions laissés par son père qu'à la mort de sa belle-mère. C'était l'un des principaux et des plus graves motifs de l'accusation qui pesait sur lui. La police — et l'inspecteur Gosselin tout le premier — était persuadée que le crime avait été commis dans le but de s'emparer de cet argent dont Chenébran ne touchait qu'une très faible partie sous forme de pension mensuelle.

— De quoi vit-elle en ce moment ? questionna le policier.

— Elle habite une chambre dans l'appartement de son frère, un M. Edmond Carrien... Comme il est célibataire, elle entretient son intérieur... Elle n'a jamais voulu accepter un centime de ma part.. Je lui ai offert,

hier soir, puisque je savais désormais qu'elle avait droit à la fortune des Chenébran, de lui remettre une avance, sous ma responsabilité... Elle s'est récréée avec énergie... Elle attendra que toutes les formalités légales soient terminées... L'argent, m'a-t-elle dit, ne la tente pas... Elle pleure son époux...

— Elle est persuadée de son innocence, évidemment...

— Qui ne le serait ? dit M^e Cugnot avec une gravité triste. Je parle des gens sensés, de ceux qui connaissent Armand... Un caractère emporté, certes, mais si généreux, parce qu'impulsif, justement... Incapable du moindre calcul sordide...

M^e Cugnot continua de bavarder :

— Edmond Carrier gagne gentiment sa vie et peut suffire aisément aux besoins de sa sœur. Il voyage en province pour une grande maison de produits pharmaceutiques... Il s'absente donc fréquemment... Ainsi, il est hors de Paris depuis deux jours et il ne rentrera que demain ou après-demain, m'a dit Germaine Carrier... Je l'appelle de son nom de jeune fille puisque, selon son désir, le mariage doit rester secret jusqu'à nouvel ordre... Vous l'obligerez en l'appelant Mademoiselle également... souligna le notaire... Ah ! nous sommes arrivés...

L'auto s'arrêta devant un grand immeuble de six étages, de belle apparence. Le vestibule d'entrée était très vaste et formait hall. La loge du concierge portait, au-dessus de la porte, l'inscription « Portier », creusée dans la pierre. On voyait par la vitre un tableau de standard téléphonique. Ils montèrent.

Germaine Carrier ouvrit elle-même la porte. Elle était vêtue d'une robe noire... Déjà, le deuil... Son sourire triste accueillit les visiteurs. Elle les mena jusque dans un petit salon, coquettement arrangé.

Le temps était beau et le chauffage central avait été réduit au minimum. Pourtant il régnait encore une température telle dans la pièce que la jeune femme proposa d'entr'ouvrir la fenêtre.

Elle revint s'asseoir auprès des deux hommes. Bertou admira la grâce de ses mouvements et rencontra son regard qui était d'un bleu pervenche très pur, sous les cils longs et recourbés,

— Je comprends que Chenébran en fût tombé amoureux, songea-t-il.

— M^e Cugnot, demanda-t-elle d'une voix cristalline, m'a dit, ce matin au téléphone, que vous vouliez me demander des renseignements... Je vous suis infiniment reconnaissante, monsieur Berton, de bien vouloir vous efforcer de réhabiliter la mémoire d'Armand...

Ici, la voix s'érailla imperceptiblement, et la jeune femme eut une contraction de la gorge.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, Mad... Mademoiselle, se reprit-il après un regard rapide vers le notaire. Je vais vous demander de dominer votre peine pour quelques instants...

Elle s'essuya les yeux d'un geste furtif et assura :

— Je suis très brève... Je veux l'être...

Berton sembla peser ses mots, et commença avec prudence :

— Vous aviez déclaré à la justice que... le motif de la querelle entre Armand Chenébran et sa belle-mère avait été l'annonce d'un départ prochain, pour un voyage en Amérique du Sud, de Chenébran...

— Oui, répondit-elle sans hésiter. Armand voulait m'emmener, naturellement, et sa belle-mère s'y refusait avec force...

Et comme Berton ainsi que M^e Cugnot la dévisageaient saps mot dire :

— Mme Chenébran était au courant de notre mariage... Elle avait approuvé notre amour. Mais pour des raisons de conventions sociales, elle nous avait demandé de le tenir secret durant une ou deux semaines encore.

Elle continua d'une voix plus assourdie :

— Armand et moi lui avions donné notre parole de n'en point parler et, mon Dieu..., je n'ai pas éprouvé le besoin de faire cette révélation en justice... Puisqu'elle ne changeait rien à rien...

Des larmes brillèrent à nouveau dans les grands yeux.

— Il a fallu cette chose affreuse à l'hôtel pour provoquer, dans mon désespoir, mes confidences à M^e Cugnot... Ne devais-je pas lui expliquer les raisons de ma présence, tellement inattendue pour lui ? D'ailleurs, il a deviné l'existence de quelque chose quand il a constaté ma détresse...

— C'est vrai, dit M^e Cugnot avec un profond soupir, j'ai pressé de questions cette pauvre petite, et n'ai eu aucun mal à lui arracher les détails que nous connaissons, tous deux, à présent, monsieur Berton...

Une poussée de vent ouvrit la fenêtre avec brusquerie, rabattant les deux parties vers l'intérieur. Max Berton se leva avec vivacité pour la refermer. Il resta immobile, les yeux fixés sur le rebord de pierre extérieur.

Il se retourna et demanda calmement :

— Vous n'avez jamais eu de cambriolage, ici, Mademoiselle ?

Elle parut médusée, puis balbutia :

— Mais si !... Comment avez-vous pu deviner cela ?

Il désigna la pierre et murmura :

— Des traces anciennes, mais indiscutables, pour moi... Elles ont été causées sans aucun doute par un grappin de fer. Et je pense que ce grappin soutenait une corde...

— Vous êtes inouï... suffoqua M^e Cugnot qui s'était avancé et qui se rendait à l'évidence.

Germaine Carrier avait regardé elle aussi. Elle resta pensive :

— Oui, murmura-t-elle. Vous êtes extraordinaire... C'est tout de suite après mon installation chez mon frère qu'on s'est introduit ici. On a bouleversé des tiroirs, mais on n'a rien pris. Nous étions sortis pour dîner au restaurant et nous nous y étions un peu attardés...

Max Berton s'était penché au-dessus de la barre d'appui.

— Les dents du grappin ont bien mordu dans la pierre, marmonna-t-il. Rudement adroit comme jet...

Il se pencha davantage et considéra la cour, puis la fenêtre de l'étage au-dessous. Il monologua pour lui-même :

— Hum... Oui... Lancer la corde d'en bas ?.. Neuf chances sur dix qu'elle n'était pas assez longue.. Et puis on aurait accroché le premier étage... Evidemment... C'est bien ce que je pense... On visait celui-ci... Conclusion ? J'ai compris... Ça venait de l'étage inférieur...

Il revint vers le milieu de la pièce, le sourcil froncé.

M^e Cugnot et la jeune femme l'observaient en silence. Il cherchait...

Deux pas vers le radiateur. Il se laissa tomber sur les genoux et sa main fureta derrière l'installation.

— Ah! je savais bien!

Il fit un geste de traction et l'on entendit un bruit sec. Un brisement métallique.

Max Berton se redressa, tenant un petit objet de métal entre le pouce et l'index auquel pendaient deux fils d'acier cassés.

— C'est un microphone... dit-il, en réponse à la double question instantanée qui jaillit.

— Un... un microphone? répéta le notaire.

— Oui... Il doit y avoir quelqu'un à l'étage au-dessous qui s'intéresse fort à tout ce qui se passe et se dit ici... Je crois, Mademoiselle, — Germaine Carrier le regardait anxieusement — que vous avez été épiée depuis votre arrivée chez votre frère, puisque le soi-disant cambriolage, qui n'avait pour but que l'installation machiavélique de cet appareil, avait eu lieu à cette même époque.

Les yeux pervenche eurent une expression subite de peur.

— Mais... Mais... Je ne saisis pas pourquoi!

— Qui est-ce qui habite au-dessous de chez vous?

— Je n'en ai pas la moindre idée... Il faudrait demander au concierge... bégaya-t-elle, toujours sous l'empire du même sentiment. Elle s'efforça de se ressaisir.

Max Berton se dirigea vers l'appareil téléphonique. Juste au moment où il allait prendre le récepteur, une sonnerie éclata.

Il tendit l'appareil à la jeune femme. Elle écouta, et le rendit au détective:

— C'est pour vous... dit-elle.

Berton reconnut la voix flûtée de Cyprien.

— Allo? C'est vous, patron? Je suis en bas, chez le concierge de la maison... Bien content que vous vous trouviez encore là... Puis-je monter? J'ai des nouvelles pour vous...

Cinq minutes plus tard, Cyprien était dans l'appartement. Il paraissait fort animé. Cependant son regard interrogea celui de Berton et ce dernier comprit.

— Tu peux parler devant Mlle Carrier et M^e Cugnot puisque ce sont eux qui me chargent de trouver ce que M. Chenébran avait fait durant ces quatre mois d'absence... J'ai dit Mlle Carrier expressément... ajouta-t-il, et non Mme Chenébran.

La jeune femme le remercia d'un battement de cils.

— Ben voilà, commença Cyprien. J'étais allé, comme vous me l'aviez recommandé, à l'hôtel *Carlos* pour la question du vieillard qui accompagnait M. Chenébran, et j'ai laissé les instructions nécessaires...

Max Berton remarqua le singulier coup d'œil jeté furtivement par son collaborateur à M^e Cugnot. Ce dernier opina de la tête :

— Il faut le retrouver, dit-il avec conviction. Je suis certain qu'il doit connaître beaucoup de choses.

— C'est bien ce que je pense... souligna Cyprien avec une intonation qui surprit Berton, car le détective qui connaissait son homme à fond, avait le sentiment d'y démêler une sorte de défi sarcastique, imperceptible pour les autres.

— Mais ce n'est pas ça le plus important, reprit Quotus. Savez-vous, patron, qui est-ce que j'ai vu, sortant de l'immeuble ? Pas de l'hôtel, mais d'ici ?... De cette maison où nous nous trouvons ?... Le dénommé Gaudry en personne... qui ne s'appelle pas Gaudry, d'ailleurs, mais Rochard !

La stupéfaction cloua les trois interlocuteurs. Cyprien jouissait de l'effet produit et continua sur sa lancée :

— En quittant l'hôtel j'avais téléphoné à Gosselin. Comme il n'était pas à la Sûreté, la visite que je devais lui faire était inutile pour le moment. Je songeai donc à vous rejoindre ici au cas où vous auriez de la besogne immédiate pour moi...

« Juste comme j'allais traverser, je vois sortir mon bonhomme. Il y avait un taxi devant la porte, ce qui m'a permis de ne pas être vu. Mais ce taxi était sans doute commandé à l'avance, car il avait son drapeau baissé et dès que notre individu eut sauté dedans, il démarra.

« Aucune chance de le suivre. Rien d'autre en vue que votre propre voiture, patron, et vous aviez la clef

de contact dans votre poche, sans ça, je l'aurais filé, vous pensez...

— Mais comment connais-tu son nom véritable ?

— Attendez, patron, ça vient... Au fond, à quelque chose malheur est bon car cette disparition précipitée m'a permis de découvrir un détail d'importance... Je me précipite chez le concierge, j'ai la veine qu'il soit là, sur le seuil de la loge, et je lui raconte un petit boniment :

« — Ah, pas de veine, que je lui dis. Je viens de rater mon ami... Oui, celui qui vient de sortir...

« Et en avant la description complète. Je demande s'il va revenir, le concierge me dit qu'il ne sait pas, que M. Rochard — je retiens le nom, immédiatement — est assez peu bavard, qu'il ne dit jamais ce qu'il fait ni où il va...

Et il ajoute, à ma grande satisfaction :

« — Depuis bientôt quatre mois qu'il habite ici, je ne sais même pas ce qu'il fait... Je crois qu'il s'occupe d'affaires...

« — Mais oui, que je réponds, et c'est pour une affaire de vins que je voulais le voir... Bah ! tant pis...

— Là-dessus, continua Cyprien, je change la conversation, c'était suffisant comme ça pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille, et je demande à parler à mon patron qui doit se trouver chez M. Edmond Carrier.

« Il me répond que c'est rigolo, comme coïncidence... Parce que M. Carrier habite juste l'étage au-dessus, un appartement semblable...

Germaine Carrier avait les yeux agrandis. M^e Cugnot ouvrit et referma la bouche sans rien articuler. Max Berton demanda calmement :

— Tu as noté le numéro du taxi ?

Cyprien ne répondit pas tout de suite. Il poussa un gémissement piteux et admit qu'il n'en avait pas eu le temps.

— C'est la deuxième fois qu'il me file entre les doigts, ce coco-là ! grogna-t-il. Ça commence à me faire mal au cœur...

Berton haussa les épaules. M^e Cugnot balbutia :

— Il... il habite l'étage au-dessous !

— Oui... dit lentement le détective. Et je crois bien

qu'il n'y reviendra plus... Il a dû nous entendre depuis que nous avons commencé à converser jusqu'au moment où j'ai cassé le fil du microphone !..

Germaine Carrier était agitée d'un tremblement nerveux.

— On nous espionne..., dit-elle tout bas.

— On espionnait..., corrigea Berton. Mais c'est fini... Ce Gaudry, ou Rochard a compris qu'il était découvert et il a filé...

— Mademoiselle, fit Berton. Est-ce qu'à l'époque de ce pseudo-cambriolage vous avez déposé une plainte ?

— C'est-à-dire que le commissaire nous a expliqué que c'était inutile puisqu'on n'avait rien volé...

— On est tout de même venu pour enquêter ?

— Oui... Un agent en civil... Il a interrogé le concierge, je crois...

Berton montra un contentement subit.

— Parfait... Merci... Voulez-vous m'attendre ?... Toi aussi, Cyprien... Je vais m'absenter quelques minutes...

Max Berton descendit chez le portier, lui affirma qu'il appartenait à la police officielle et que, chargé de retrouver le mystérieux personnage qui s'était introduit chez les Carrier, il soupçonnait un certain Rochard.

— Ça ne m'étonne pas, assura le gardien de l'immeuble. Il a toujours eu des allures bizarres, celui-là... Dites... Le type qui vous a appelé « patron » au téléphone, c'est un gars de chez vous aussi, hein !

— Oui, mais motus... Il faut avoir bouche cousue...

— L'a pas eu de veine... Il l'a raté d'un poil... Le Rochard devait se douter que ça chauffait pour lui. Si vous l'aviez vu passer en vitesse... Vous dites ? Perquisitionner chez lui ? Bien sûr... Je monte avec vous. Ma femme restera à la loge...

CHAPITRE V

DEUX NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

Le concierge était très fier d'avoir déduit que Cyprien lui avait posé des questions dans un but défini. Il éprouvait un penchant pour les romans policiers ce

dont s'aperçut Berton qui songea immédiatement à utiliser cette particularité.

Grâce aux clefs qu'il possédait, le gardien de l'immeuble put ouvrir la porte de l'appartement de Rochard.

L'examen des lieux fut rapidement effectué. Il n'y avait rien de particulièrement suspect, à première vue. Mais Berton, après avoir repéré la pièce qui se trouvait sous le salon des Carrier découvrit, à la stupeur ravie de son compagnon, les récepteurs du microphone dissimulés dans un placard. Ils étaient encore attachés à un fil métallique courant le long de la paroi vers le plafond.

— Ça, par exemple ! s'exclama le portier. Il a de la ruse à revendre cet homme-là...

Dans la chambre à coucher, le lit était intact.

— Qui est-ce qui fait le ménage de M. Rochard ?

— Personne... C'est sans doute lui-même... Mais poursuivit le concierge, je ne crois pas qu'il ait couché ici la nuit dernière... Je l'ai vu entrer ce matin vers sept heures et je suis sûr qu'il n'était pas sorti de la maison auparavant... Facile à conclure...

— Très bien raisonné, encouragea Berton. Est-ce que cela lui arrivait souvent de découcher ?

— Je ne saurais le dire, avoua le concierge. Quel dommage que je n'aie pas eu à le surveiller, je vous aurais donné exactement ce que vous désirez savoir.

Berton s'arrêta devant l'appareil téléphonique placé sur une petite table contre le mur et resta songeur. Il remarqua une couche légère de poussière sur le socle alors que la partie allongée reliant écouteur et transmetteur était luisante. De toute évidence on l'avait récemment utilisée et, par conséquent, essuyée.

— Tenez, fit tout à coup le concierge, j'ai trouvé ça par terre dans un coin...

Berton constata qu'il s'agissait d'une feuille mobile détachée d'un calepin. Les trous qui la retenaient au système étaient détériorés. Le feuillet avait dû être arraché pour une raison quelconque. Peut-être s'était-il déchiré de lui-même.

Berton examina le papier et constata la présence de deux nombres, chacun précédé de trois initiales en lettres typographiques. Ils ne semblaient avoir aucun

rapport entre eux. Ils n'étaient pas inscrits l'un au-dessous de l'autre, mais jetés en désordre au hasard du papier.

Il lut tout haut la première annotation :

— SUF. 22-39... Tiens, mais, c'est un numéro téléphonique !

Le concierge abonda dans son sens.

— Mais oui... C'est celui qu'il a demandé ce matin...

— Il avait eu une communication avec quelqu'un ?

— Oui... Il m'a chargé d'obtenir ce numéro pour lui... Vous savez que tout passe par le standard de ma loge...

Le concierge cligna de l'œil d'un air entendu.

— C'est un petit bistro, pas loin d'ici... *A l'ami Césaire...*

— Vous connaissez l'endroit ? Il le désirait souvent ?

— Non. C'est la première fois... Mais — le portier prit un air important — j'ai demandé quel était l'endroit lorsque j'ai obtenu la communication... avant de la passer à M. Rochard.

— Bravo, dit Berton. Vous avez de l'initiative... Et si, par hasard, vous aviez écouté la conversation...

— Je l'ai fait, confessa encore le gardien. Je ne sais pas pourquoi, j'avais un drôle de pressentiment...

Le détective songea que la curiosité des concierges était parfois chose précieuse...

— Et alors ? demanda-t-il d'un ton encourageant.

— Il a demandé à parler à un certain Adrien... Quand cet Adrien est venu à l'appareil, il lui a dit d'un ton pressé : « Venez me chercher tout de suite ! » C'est tout... J'ai même cru, tout d'abord, que votre aide, celui qui vous a appelé patron était l'Adrien en question...

Max Berton félicita derechef ce collaborateur imprévu et tous deux sortirent. Le détective s'arrêta sur le palier et remonta au deuxième étage. Germaine Carrier était en compagnie de Cyprien. M^e Cugnot venait de partir. Un coup de téléphone provenant de son étude l'avait appelé d'urgence.

Berton rassura la jeune femme, lui affirma une nouvelle fois qu'elle n'aurait vraisemblablement plus rien à craindre du mystérieux Rochard et lui recommanda

de le tenir étroitement au courant de tout fait nouveau qui pourrait survenir.

Il quitta l'immeuble en compagnie de son collaborateur. Au passage le concierge les salua d'un geste fort amical.

— Je vais chez M^e Cugnot, annonça Berton au moment de reprendre le volant. Toi tu as une petite mission à remplir...

— Patron, je voudrais vous dire deux mots sur...

— Tout à l'heure, interrompit Berton, en s'installant. Rendez-vous à la maison... Tu te rendras dans un petit débit de vins « A l'ami Césaire » et tu me feras un rapport...

Cyprien bougonna mais enregistra les instructions. Berton démarra.

M^e Cugnot était dans son bureau privé. Il paraissait en proie à une agitation intense. Lorsqu'il était arrivé à l'étude, son premier clerc lui avait dit qu'un inconnu avait demandé à parler au notaire personnellement. C'était absolument confidentiel.

— Je lui ai répondu, avait expliqué le premier clerc, que vous étiez sorti et il m'a dit alors qu'il le savait et qu'il fallait absolument vous faire revenir ici. Il a ajouté qu'il rappellerait dans une demi-heure environ...

C'était après cette conversation avec l'inconnu qui, très ponctuellement, avait fait sa deuxième tentative, que M^e Cugnot se trouvait encore sous l'empire d'un trouble étrange.

Il fit un effort extraordinaire pour reconquérir son sang-froid quand on lui annonça que Max Berton était là.

Le détective entra l'air préoccupé.

— Je m'excuse de vous relancer, dit-il d'une voix grave, mais les choses ne paraissent prendre une tournure qui donne à réfléchir.

— Ah ? Voyons ce qui vous inquiète...

M^e Cugnot avait lancé la question d'un ton fausement allègre. Berton le regarda et vit qu'il déplaçait nerveusement des paperasses sur son bureau, comme s'il voulait donner le change sur ses sentiments.

— Mme Germaine Chenébran est seule héritière de

la fortune, n'est-ce pas ? Et cette fortune est considérable ?

— Oui, pour les deux questions. Il y a une quinzaine de millions au bas mot, en argent liquide, valeurs et propriétés diverses.

— Bigre, murmura Berton. Et... si Mme Chenébran venait à disparaître

M^e Cugnot parut abasourdi de la question.

— Je... je ne vous comprends pas ! articula-t-il.

— Qui hériterait au cas où elle mourrait ? demanda nettement le détective.

— Qui ? Hé, je ne sais pas moi !... Il n'y a plus personne... Je... Oh ! attendez... Il me semble que... Oui, il doit y avoir un cousin éloigné, en Angleterre ou en Amérique... Il faudrait que je revoie le dossier... Est-ce absolument indispensable de le faire tout de suite ?

— Non. Vous me direz cela à votre convenance. Je suis assez pressé. Mais je tenais à m'assurer de la possibilité de...

Il se tut et regarda longuement le notaire qui gardait un visage anxieux. Puis :

— Mon cher Monsieur, il y a quelqu'un qui gravite dans l'ombre des Chenébran... Quelqu'un que la mort étrange de l'héritier a étonnamment servi et qui serait enchanté de la disparition de la jeune veuve... N'en dites rien à celle-ci pour ne pas l'affoler, mais ayez l'œil et l'oreille aux aguets...

Il se leva et conclut :

— Le moindre indice est extrêmement important... Même s'il vous paraît futile n'hésitez pas à me faire part de tout incident qui se produirait...

Le notaire donna l'impression qu'il fallait répondre quelque chose, mais il ravala sa salive et se contenta de hocher la tête de haut en bas. Il marmonna :

— Comptez sur moi... Tout ceci me rend nerveux. J'ai hâte que vous ayez éclairci le mystère...

Max Berton se remit en route pour son domicile. Il avait le front plissé, l'air de plus en plus grave.

Durant la conversation avec le notaire, il avait machinalement jeté les yeux sur des en-lêtes de papier, à lettres qui se trouvaient sur le bureau et quelque chose l'avait frappé, qu'il avait tout de suite vérifié en remontant dans sa voiture.

Le deuxième numéro de téléphone... Sur la feuille de calepin qu'il avait trouvée chez Rochard...

C'était celui de M^e Cugnot.

Cyprien était déjà là quand il pénétra chez lui.

— J'ai tout ce qu'il faut, patron...

— Tu sais qui est Adrien ?

— Un chauffeur de taxi... Evidemment celui qui est venu chercher le Rochard... Ça concorderait avec ce qu'il avait demandé...

— Un habitué du débit de vins ?

— Non. Il y est venu une ou deux fois, c'est tout... Mais ce matin-là, il savait qu'on l'appellerait au téléphone car il avait prévenu le patron. Il était là depuis sept heures du matin...

Berton fit un mouvement.

— C'est lui qui avait amené Rochard, parbleu !... s'exclama-t-il. Et il est allé attendre là-bas un avis d'avoir à le reprendre.

Cyprien fit un geste comique comme un clown qui a accompli un saut périlleux sur la piste du cirque.

— Et voilà..., dit-il. Travail exécuté sans filet. Il s'agit maintenant de savoir si c'est un complice, ou bien...

— Un complice, coupa Berton. Pas de doute... Rochard a donné un ordre, au téléphone. Il le connaît, par conséquent, de façon intime. Le concierge de l'immeuble m'a dit qu'il l'avait déjà vu, quelquefois, attendre au volant, devant sa porte.

— Bon, il n'y a plus qu'à rechercher à la Préfecture de Seine-et-Oise, le taxi numéro... attendez... 3435-YB.

— Quoi ? On t'a fourni le numéro du taxi ? Tu n'as pas éveillé de curiosité, au moins ?

— On ne m'a rien fourni, patron... C'est moi qui l'avais noté dans la rue, au moment où il avait filé...

— Qu'est-ce que tu chantes ? Tu avais donc menti ? Pourquoi m'as-tu raconté que tu avais été dans l'impossibilité de...

— Parce que je ne voulais pas tout vous dire devant des témoins.

Cyprien eut un éclair dans ses yeux bleus d'ordinaire si candides.

— Je me méfie du notaire..., articula-t-il.

Il s'attendait à une explosion de surprise et s'y était

préparé. Il constata que son effet était raté. Et ce fut lui qui demanda :

— Vous n'êtes pas plus épaté que ça, patron ?

Berton continuait de garder le silence.

— Je voulais déjà vous en parler quand nous nous sommes quittés à la sortie de la maison là-bas. J'ai été très ennuyé de vous voir partir sans être prévenu...

Max Berton parut sortir d'un rêve.

— A ce moment-là, dit-il, je t'aurais envoyé promener...

Cyprien se passa la main dans la houe de cheveux.

— Alors, vous avez appris du nouveau depuis votre visite à l'étude ?

— Raconte-moi plutôt ce qui motive ta défiance...

— C'est depuis que je suis passé à l'hôtel *Carlos*... L'employé de la réception avait eu l'air très étonné de ma requête au sujet du vieillard qui avait accompagné Armand Chenébran. Il m'a déclaré qu'il avait cru le reconnaître en notre compagnie !

— Hein ? Il a dit que c'était M^e Cugnot ?

— Non... Pas positivement... Mais enfin, le notaire lui ressemble... Il n'était pas vêtu de la même façon, il ne porte pas de lunettes, et évidemment il n'a pas l'accent anglais... Mais à part ces trois restrictions, il paraît que ce pourrait fort bien être lui..

Un temps, puis Cyprien hasarda :

— Il parle anglais, le notaire ?

— A la perfection..., répondit Berton qui lui-même possédait fort bien la langue de M. Chamberlain.

— Alors, patron, reprit lentement Quotus... Il pourrait à l'occasion imiter l'accent anglais en français ?

— Exactement comme moi, mon garçon..., dit le détective, en déformant son intonation pour le prouver.

Un nouveau silence tomba. Max Berton songeait au numéro de téléphone annoté en hâte sur la feuille de papier. Il songea à l'immense fortune qu'avait gérée M^e Cugnot depuis la disparition de Chenébran... Il songea encore à autre chose... A ce cousin éloigné dont personne n'avait jamais parlé, et qui surgissait brusquement hors d'un brouillard, par — semblait-il — la volonté de M^e Cugnot

— Demande Gosselin au téléphone.

L'inspecteur était au bout du fil,

— Allo ? Gosselin ? Bonjour, mon vieux... Ici Max Berton... Tu as retrouvé ton bonhomme ? L'informateur au sujet de Chenébran...

Il écouta. Gosselin répondit par la négative. C'était curieux. Personne ne s'était signalé. Pourtant, d'habitude, les indicateurs n'attendent pas qu'on oublie leurs services pour réclamer leur prime...

— J'ai fait le tour de ceux qui travaillent pour moi, ajouta l'inspecteur, mais aucun résultat...

Cyprien se posa un doigt sur le front.

— Patron... Je peux vous soumettre une petite théorie ?

— Je t'écoute... On va voir ce que ça donnera.

— Ben voilà... En partant de l'hypothèse que le notaire ne soit pas blanc comme neige on peut supposer ceci : il apprend que Chenébran se cache en Angleterre. Il réussit à communiquer avec lui. Comment ? Je ne sais pas. Ces détails-là viendront plus tard, quand on aura déblayé le terrain. Il le fait venir à Paris. Il l'accompagne à l'hôtel *Carlos*. Il — ne bondissez pas. — Il... heu... c'est risqué, mais tant pis... il lui donne une cigarette à fumer, il descend téléphoner à Germaine Carrier, puis... à... mais oui, à l'inspecteur Gosselin... Une fois avec l'accent anglais, une autre fois avec l'accent français, parbleu... Ça fait bien les deux appels notés par l'employé du *Carlos*... Il file chez lui, il change de vêtements, il supprime les lunettes, il vous demande d'urgence, il accourt vous chercher...

Cyprien fit une pause, croyant que son patron allait opposer quelque remarque, mais rien ne vint.

— Pendant ce temps, reprit-il, le Rochard, alias Gaudry, attend à côté le moment favorable pour pénétrer dans la pièce afin de ramasser la cigarette et détruire ainsi tout vestige possible d'enquête... Hein, il me semble que ce n'est pas tellement idiot, comme raisonnement...

Silencieux, Max Berton songeait avec insistance à l'attitude embarrassée de M^e Cugnot, dans son bureau.

CHAPITRE VI

COUPS DE TÉLÉPHONE

Germaine Carrier était prête à sortir lorsque M^e Cugnot apparut sur le palier. Il comprima sa poitrine pour modérer l'essoufflement que lui avait valu l'ascension précipitée de l'escalier.

— Rentrez chez vous, chère amie, rentrez..., dit-il en hâte. J'ai à vous parler. C'est d'une importance capitale...

Elle le regarda avec surprise. Il l'entraîna dans l'appartement. Quand il la quitta, M^e Cugnot paraissait beaucoup plus rasséréné qu'en arrivant. Il avait même une expression de contentement secret sur le visage. Il était certain de l'effet produit par ses paroles sur la jeune femme qui avait passé du bouleversement émotif à la joie la plus évidente en quelques minutes.

Il repartit après avoir donné ordre au chauffeur de le mener à l'étude, mais en cours de route il se ravisa et fit stopper devant un bureau de poste.

— Mademoiselle, demanda-t-il au guichet, je voudrais une communication interurbaine avec la Seine-et-Oise...

L'employée acquiesça, demanda le numéro, lui indiqua la cabine et il s'enferma pour quelques instants. Quand il en ressortit, ce fut pour s'installer dans une autre cabine à téléphone automatique. Il avait d'autres conversations à tenir, mais cette fois avec Paris, même.

En regagnant sa voiture, il ordonna :

— Ramenez-moi chez moi... Directement...

Il avait annoncé à son premier clerc son intention de ne pas se rendre à son bureau, après avoir appris de son employé que rien de particulier ne nécessitait sa présence cet après-midi.

M^e Cugnot avait besoin de se détendre l'esprit et les nerfs.



A peu près à la même heure, un M. Paul Blanc allumait une cigarette dont la marque de fabrique eût fort

intéressé Max Berton s'il avait pu l'examiner. Car elle était exactement du même tabac que celle que le détective avait ramassée dans la chambre n° 21 de l'hôtel *Carlos*, près du fauteuil du cadavre identifié comme étant celui d'Armand Chenébran, mais celle-ci n'était certainement pas nocive...

M. Paul Blanc lança une bouffée au plafond et se mit à réfléchir. Il se trouvait à l'hôtel *Bréda*, aux environs de la place de la Bastille.

La conversation téléphonique qu'il venait d'achever, en anglais, devait avoir eu beaucoup d'intérêt pour lui car son visage reflétait, par moments, une expression fort concentrée.

Il regarda sa montre, calcula activement, marmonna des mots hachés et finalement prit une décision.

— Il faut agir sans retard, conclut-il pour lui-même, sinon ce Max Berton va découvrir le pot aux roses...

Et il ne fallait pas, de toute évidence, que le détective se mêlât davantage des affaires dont s'occupait M. Paul Blanc.



Le soir descendait. Il était quatre heures passées. Une petite brume froide s'élevait de la Seine aux flots jaunâtres. Les passants étaient rares et se hâtaient, le collet relevé, le long du fleuve.

Cyprien Quotus avait débarqué de l'autobus à la Malmaison et se dirigeait vers Bougival.

Grâce à l'obligeance de l'inspecteur Gosselin, Max Berton avait pu, en fort peu de temps, obtenir de la Préfecture de Versailles les renseignements relatifs au mystérieux chauffeur. Il s'agissait d'Adrien Pératat, domicilié à Bougival et pilotant une voiture pour son compte personnel. D'ordinaire, Pératat exerçait son métier à Versailles même.

Pour le moment, Quotus allait faire le nécessaire pour se procurer des détails précis sur les faits et gestes de l'homme, en prenant comme point de départ, la date de l'arrivée d'Armand Chenébran à Paris.

Cyprien atteignit les premières maisons de Bougival et frétila subitement.

— Chic, murmura-t-il, pas besoin d'aller plus loin...

Un taxi était arrêté devant un débit de vins. Et la

plaque arrière éclairée dans l'obscurité, révélait le numéro 3445-YB.

L'assistant de Max Berton s'arrêta, tenta de regarder à l'intérieur de la salle, mais les vitres étaient embuées. Il pénétra dans le débit, jeta un coup d'œil rapide autour de lui et s'assit dans un coin d'ombre après avoir commandé une consommation.

Peu de gens. Mais n'y aurait-il eu qu'un seul client que Cyprien se fût montré enchanté de sa présence, car c'était le chauffeur lui-même qui se trouvait appuyé au comptoir et bavardait familièrement avec le patron de la maison.

— Dès qu'il sera parti, pensa Quotus, je ferai ample connaissance avec le tenancier du bistrot et on verra bien...

Il se mit à ruminer, préparant un prétexte plausible.

Une sonnerie de téléphone... Le débitant disparut dans un couloir et on l'entendit répondre par des « Allos » retentissants. Il revint et s'adressa à Péralat :

— Dis donc, on demande M. Rochard... J'ai dit qu'il n'était pas là... On a eu l'air surpris, on m'a affirmé qu'il devait se trouver ici... J'ai répondu qu'on attende un instant... Est-ce que M. Rochard va venir ? Tu dois savoir ça, toi !

— Oui.. Il ne va pas tarder... Attends, je vais répondre pour lui.

Cyprien aurait beaucoup donné pour savoir ce que l'on avait à dire à l'homme suspect du *Carlos*, mais impossible... Le chauffeur était déjà revenu au comptoir en déclarant que tout allait bien et qu'il avait arrangé l'affaire.

Cyprien se consola en partie car il venait, tout au moins, d'acquiescer deux certitudes. Celle que Péralat était bel et bien le complice de Rochard comme l'avait présumé Max Berton, et celle que ledit Rochard n'était pas un inconnu dans cet établissement de Bougival, indication assez intéressante qui lui faciliterait son enquête, tout à l'heure.

Péralat regarda l'œil-de-bœuf et marmonna :

— M. Rochard aura été retenu... C'est heureux que je me sois trouvé là pour répondre à sa place...

Cyprien eut, soudain, l'impression que Rochard ne viendrait pas et que le chauffeur le savait.

— C'est pourquoi il attendait lui-même l'appel téléphonique...

Pératat devait être au courant de beaucoup de choses.

Une idée accompagne l'autre. Quotus se leva et s'approcha du comptoir.

— A qui est le taxi devant la porte ?

— A moi..., répondit Pératat d'un ton rogue.

— Vous êtes libre ?

— Ça dépend pour quelle course...

Le plan de Cyprien était aussi ingénieux que simple. Requérir l'homme pour le mener à Paris, à l'adresse même de Max Berton. Une fois là, il le ferait monter sous prétexte de prendre une malle et Pératat serait virtuellement prisonnier, sans coup férir.

— Le patron saura bien le faire parler..., songea-t-il.

Il sourit d'un air engageant, et proposa :

— Conduisez-moi à Paris... Bon pourboire...

Pératat parut réfléchir, jeta un nouveau regard sur l'œil-de-bœuf et acquiesça d'un ton indifférent.

— Entendu..., articula-t-il. On part tout de suite ?

Au moment de sortir, le chauffeur lança au débi-

tant :

— Si M. Rochard vient, vous lui direz que tout est d'accord... Il saura ce que ça veut dire.

Quotus s'installa sur les coussins, l'esprit en éveil. Il tâta sa poche arrière pour y vérifier la présence de son revolver et fit passer l'arme dans la poche du veston.

La facilité avec laquelle le chauffeur avait accepté, le rendait défiant. Il se demandait si celui-ci ne l'avait pas reconnu comme ayant assisté au départ précipité de Rochard, le matin, devant l'immeuble où le suspect possédait son appartement...

— A la moindre alerte, se dit Cyprien qui ne cessait de surveiller le dos de son conducteur, je serai paré...



Il était près de six heures lorsque M^e Cugnot sortit de sa maison. Il s'en allait à pied, contrairement à

ses habitudes. Arrivé à une station de taxis, il béla le premier de la file.

— Porte Maillot... Je vous ferai signe de stopper...

Il abandonna le taxi devant un hôtel particulier, régla la course et regarda s'éloigner la voiture. Puis il s'achemina vers un grand café et pénétra à l'intérieur.

Choisissant une table près de la baie vitrée il se mit à guetter tous les gens qui entraient. Il avait ostensiblement étalés sur le marbre de sa table un journal du soir qu'il avait acheté et qui était plié de façon que le titre en fût à moitié caché.

Un homme coiffé d'un béret basque et vêtu d'un veston de cuir, culottes et jambières, s'arrêta devant lui, et salua.

— J'ai téléphoné à Bougival..., murmura M^e Cugnot. Vous êtes sans doute celui qui m'a répondu ? Rappelez-moi votre nom...

— Adrien Pératat... Je viens de « sa » part...

— Bien. Je vous accompagne... Rien de suspect ?

— Oui et non. J'ai ramené à Paris un drôle de bonhomme qui paraissait attendre je ne sais quoi, au débit de vins... Je me suis arrangé pour le déposer à l'Etoile... J'ai prétexté une panne de moteur...

— Vous êtes sûr, au moins, qu'il ne vous a pas suivi ici ?

— Tout à fait... C'est moi qui ai appelé un autre taxi, fit Pératat en clignant de l'œil, et qui ai donné l'adresse où il voulait aller... Il a été obligé de se laisser emmener...

Pératat précisa la destination de Quotus Le notaire sursauta :

— Hein ?... Vous en êtes certain ?

Il avait reconnu l'adresse de Max Berton. Et quand le chauffeur lui eût décrit le personnage transporté, il comprit que c'était le collaborateur du détective...

Il regarda Pératat de telle façon que celui-ci gronda entre ses dents, l'air dur, en faisant allusion à Cyprien :

— J'aurais dû lui casser la figure !... Si jamais je le retrouve, je ne le raterai pas...

— Non, fit M^e Cugnot, je... Allons, partons.. J'arrangerai tout cela... Inouï !...

CHAPITRE VII

OU LE LECTEUR NE COMPREND RIEN

Cyprien ne décolerait pas en montant l'escalier qui menait à l'appartement de son chef. Comment !... Il s'était laissé bernier comme un simple novice. Ce chauffeur de taxi s'était débarrassé de lui avec une aisance dont le souvenir, à chaque instant, ravivait la cuisson d'amour-propre de Quotus, comme si on lui appliquait un fer rouge sur la peau.

— Il m'avait reconnu, parbleu, et il n'en a rien laissé voir... Ah ! il m'a eu... Idiot que je suis... Dire que, par-dessus le marché, je lui ai indiqué que je me rendais chez Max Berton... S'il avait eu des doutes, je m'étais chargé de les dissiper...

Il entra. Personne dans le cabinet de travail. Une petite note posée en évidence sur le bureau lui révéla que le patron était sorti et qu'il trouverait ses instructions à l'endroit habituel.

Cyprien savait ce que cela signifiait. Il fit jouer un petit déclic dissimulé dans une moulure du bureau et un tiroir secret s'ouvrit instantanément. Dedans, une enveloppe.

Cyprien prit connaissance du contenu. Max Berton lui enjoignait de se mettre en rapports avec l'inspecteur Gosselin à partir de six heures du soir, et de se baser sur les renseignements que ce dernier lui donnerait pour agir.

— Pas très explicite..., grommela-t-il.

Il décrocha le récepteur. Gosselin lui répondit simplement qu'il l'attendait à son bureau.

Cyprien ne fit qu'un bond jusqu'à la rue des Saus-saies. Il y fut accueilli par une exclamation :

— Ah, vous voilà... Vous allez me dire à quoi rime tout ce que m'a demandé votre patron... Parce que je nage en plein dans le noir...

Cyprien roula des yeux effarés

— Mais je n'en sais pas plus que vous !... Et je m'apprêtais à vous poser la même question très exactement...

Gosselin haussa les épaules

— Il y a des moments, grommela-t-il, où si ce n'était la vieille amitié qui me lie à Max Berton, je l'enverrais carrément paître. Il demande des choses qui n'ont ni queue, ni tête. Mais, tout de même, il a de la valeur... Et il faut espérer qu'il réussira dans ce qu'il a entrepris. Il avait l'air très pressé quand il est venu me voir...

Il prit une feuille de papier et la parcourut des yeux.

— Enfin, voilà pour le moment, poursuivit-il. C'est à Argenteuil. Une petite maison, un pavillon à l'écart, du côté du Marais, aux environs de l'ancien château... Prenez ça... Vous trouverez... C'est indiqué avec précision... Vous surveillerez...

— C'est le patron qui vous a donné ça ?

— Non. Il m'avait demandé de faire pister un certain Paul Blanc qui habite l'hôtel *Bréda*. Je ne sais pas où il est allé chercher ces détails il ne m'en a rien dit, il était tellement pressé, vous dis-je. C'est un de mes hommes qui a fait le nécessaire et il m'a apporté les indications.

— Bon... Et alors ?

— Alors, c'est tout... Il n'y a qu'à surveiller... Moi, je garde une copie pour votre patron. Il doit communiquer avec moi pour savoir si vous êtes là-bas... C'est-à-dire, rectifia Gosselin qui se prit la tête à deux mains, que c'est un véritable casse-tête... Parce qu'en fin de compte, Max Berton ignore, évidemment, l'existence de cette maison puisqu'il ne sait pas encore à l'heure actuelle le résultat de la filature...

« Mais il a supposé que ce Blanc se rendrait quelque part et, ma foi, il ne s'est pas trompé.

Quotus leva les yeux au ciel. Il prit la feuille, l'étudia, la fourra en poche et sortit.

Une heure plus tard, il se trouva dans la solitude de cette partie d'Argenteuil à l'endroit indiqué. L'obscurité était moins dense, un vent froid soufflait dans l'atmosphère humide et balayait les nuages, permettant l'apparition, par intermittences, d'un croissant de lune.

— Pas drôle comme promenade..., marmonna Cyprien. Fait pas chaud...

Il découvrit le pavillon au fond d'un petit chemin

boueux se terminant en cul-de-sac. Au fond, la construction à un étage, entouré d'un jardinet négligé à la clôture en mauvais état.

— Ça me semble abandonné..., soliloqua Cyprien.

Il s'approcha. Volets clos et un air de tristesse lugubre... Il attendit un bon moment avant de se servir de sa lampe électrique. Il examina le portail et remarqua qu'il était entr'ouvert.

Un bruit de moteur sur la route l'immobilisa. Il éteignit sa lampe et attendit, l'oreille aux aguets. L'auto n'avait fait que passer, car le grondement s'en fut en décroissant.

Il s'avança dans le jardinet, sa lampe à nouveau braquée vers le bas. Sa curiosité était éveillée par des traces récentes de pas dans la terre molle.

Il atteignit ainsi l'endroit qui se trouvait derrière le pavillon et constata que les empreintes s'arrêtaient devant une plaque de fonte encastrée dans le sol.

— Une fosse aseptique..., songea-t-il.

De plus en plus intrigué, il s'accroupit et balaya l'endroit de son faisceau lumineux. La plaque était vieille, couverte de boue et cependant il avait l'impression qu'on l'avait récemment déplacée car les quatre arêtes n'étaient pas profondément encastrées dans la terre.

Subitement, il se redressa.

Trop tard... Il roula inanimé. Un coup de matraque l'avait atteint à la nuque.

L'homme qui avait frappé s'assura qu'il ne bougeait plus et courut vers le portail. Il émit un petit sifflement modulé.

— Je ne m'étais pas trompé, chuchota-t-il à l'oreille d'un compagnon accouru à ce signal. J'avais bien vu une lumière qui dansait dans le jardin. Heureusement que j'ai utilisé le truc du moteur qui s'éloigne, sans ça, il aurait eu le temps de se cacher et de nous voir arriver.

— Bâillonne-le et ligotte-le..., ordonna l'autre.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ?

Avant de répondre, celui qui avait donné les ordres éclaira le visage de Quotus. Il grommela :

— Ça doit être celui qui m'a suivi cet après-midi... Il est revenu pour visiter la maison... Tant pis pour lui... Il y restera...

— Tu parles ! ricana l'autre. Y a de la place pour plusieurs !

— Dépêchons-nous..., articula le premier. Il faut d'abord ouvrir la fosse... Tu as éteint les feux de la voiture ?

— Bien sûr... Ç'aurait été plus commode de l'amener jusqu'ici, mais tu as raison, vaut mieux éviter de laisser des traces de pneus dans la boue du chemin... Nous en serons quittes pour...

— Ça va ! Ça va... Au boulot... Va chercher les leviers...

— Je les ai cachés sous l'escalier de la cuisine... J'y vais...

L'homme s'arrêta, cependant. Il était tracassé par une pensée :

— Dis donc... A quel moment t'es-tu aperçu qu'on te filait ?

— Au moment où je suis ressorti d'ici... Le type se dissimulait derrière un fourré. Je ne crois pas que ce soit moi qu'on surveillait, mais la maison... Il a bien tenté de me suivre ensuite, mais je l'ai semé...

— Alors, maintenant qu'on va le balancer dans la fosse, il n'y a plus de danger, conclut l'autre avec un soupir de soulagement.

Il se décida à aller quérir les leviers pour déplacer la plaque de fonte. En revenant près de son complice, il se gratta la nuque.

— Je crois, fit-il, qu'on ferait mieux de débarrasser l'auto de ce qu'elle contient... Si jamais il y avait un curieux par là, hein, qui ait l'idée en passant de jeter un coup d'œil à l'intérieur...

L'autre hésita puis se rendit à l'évidence :

— Oui... Ça vaudra mieux...

Ils partirent ensemble après s'être assuré que leur captif n'avait aucune chance de fuir. Quotus, le visage blême, les yeux fermés avait été plongé dans le néant pour de longues heures encore...



M^e Cugnot était resté dans une longue rêverie tout le temps que dura la course folle de la Porte Maillot à Bougival. Pératat avait conduit à un train d'enfer.

Ceci se passait pendant que Cyprien Quotus se trouvait chez l'inspecteur Gosselin exprimant son ahurissement devant les instructions peu explicites provenant de son maître, via l'inspecteur.

Pératat stoppa devant une porte dans une ruelle sombre débouchant sur le quai du fleuve.

— C'est ici..., annonça-t-il. On nous attend...

Ils descendirent de l'auto. Le notaire respirait avec force. Il hâta le pas, entraînant Pératat vers la porte que ce dernier avait désignée. Le chauffeur introduisit une clef dans la serrure. Ils entrèrent.

Dans la rue, une ombre se détacha d'une encoignure et se dirigea vers la même porte.

Pératat et M^e Cugnot après avoir franchi un vestibule microscopique avaient pénétré dans une salle à manger modeste, mais irréprochablement tenue. Une jeune femme qui cousait près d'un radiateur à gaz se dressa, souriante, mais aussitôt son expression changea.

— Ma femme, présenta le chauffeur à M^e Cugnot. C'est le notaire, Marie, ajouta-t-il pour elle.

Il avait une physionomie guillerette.

— Où est-il ? demanda M^e Cugnot.

— Dans sa chambre, sans doute, répondit Pératat. Marié... Tu peux lui dire de descendre...

Ce fut à ce moment qu'il s'aperçut de l'air anxieux de sa femme.

— Mais non, répondit-elle. Je... je le croyais avec vous !

Pératat fit un pas en avant.

— Quoi ?... Avec nous ?

— Mon Dieu !... balbutia le notaire.

— Oui, reprit la jeune femme. On est venu le chercher, il y a un quart d'heure... De la part de M^e Cugnot... Il est sorti... Et...

Le notaire était devenu très pâle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

A ce moment, on entendit la sonnerie électrique du timbre de la porte d'entrée. Pératat courut ouvrir.

— C'est sans doute lui qui revient..., articula la jeune femme avec un sourire rassurant à l'adresse du notaire qui s'était laissé tomber sur une chaise.

Pératat reparut suivi d'un homme dont la vue fit sur-

sauter M^e Cugnot. C'était le détective Max Berton.

— Mais... Mais... Vous !... Ici !...

— Oui... Je suis au courant... Vous pouvez dire à — hum ! — Rochard qu'il peut se présenter...

Devant l'expression d'angoisse des trois physionomies, il eut l'air interdit.

— Que s'est-il passé ?

Pas de réponse. Son regard devint grave. Il parla à mots rapides, avec énergie.

— Allons !... Vite !... Des détails !...

Il ajouta quelques mots qui produisirent l'effet d'une décharge électrique sur le trio

Deux minutes plus tard, il faisait irruption dans le débit de vins situé sur le quai, à une centaine de mètres, et se précipitait au téléphone. Il eut la chance d'obtenir une communication presque immédiate avec la Sûreté nationale.

— Allo, Gosselin ?... Ici Max Berton... Urgence extrême... Il y a va d'une vie humaine... Quoi ? Ah, non mon vieux pas de discours... Tu as le renseignement demandé ? Bon. Où est-ce ? Argenteuil ?... Merci. Hein ? Non, pas besoin de toi... M'arrangerai... Quotus est là-bas ? Parfait... Ça me suffit...

Pératat attendait au volant de son taxi.

— Mon ami, prononça Berton, en se jetant à côté de lui, il faudra filer comme le tonnerre du ciel... Vous avez un revolver dans la voiture ? Oui ? Bon, il y aura peut-être à s'en servir...

Le taxi démarra en trombe.

Max Berton était arrivé à Bougival cinq minutes après le départ de Rochard. Il avait attendu au dehors l'arrivée de M^e Cugnot, car il connaissait l'heure à laquelle celui-ci devait rendre visite à celui qui lui avait envoyé Pératat. Il avait calculé qu'il surgirait pour les trouver ensemble. Mais maintenant ses plans étaient complètement changés...

CHAPITRE VIII

OU L'ON COMPREND PEUT-ÊTRE

Lorsque Cyprien Quotus ouvrit les yeux, il tenta de comprendre où il se trouvait et ce qu'il faisait là.

Allongé dans un lit, entre des draps blancs, sur un matelas douillet, dans une petite chambre aux murs tapissés de papier à fleurettes, il se sentait la tête fort douloureuse. Il y porta la main et toucha un bandage.

Sur un guéridon, des potions, un bol, une bouteille d'eau minérale...

La porte s'ouvrit et une jeune femme inconnue s'approcha sur la pointe des pieds. Elle vit ses yeux ouverts, et lui sourit.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui, merci, Madame... Qui êtes-vous ?

— Je suis Mme Pératat. Vous êtes chez moi...

— Je... hein ? Mme Pératat ?... C'est votre mari qui...

— Chut !... Ne vous agitez pas... Vous ne pouvez pas savoir, évidemment... On vous expliquera...

Malgré la recommandation, Cyprien se mit le cerveau en effervescence. Pératat ?... L'attaque dans le jardinet... Il était donc prisonnier de ce misérable ? Pourquoi le soignait-on ?...

Il finit par s'endormir et fut la proie de cauchemars abracadabrants. Il voyait le chauffeur de taxi tour à tour sous la forme du diable, puis empruntant les traits de Max Berton et trônant dans l'étude de M^e Cugnot, installé au volant de sa voiture en guise de bureau...

Quand il se réveilla derechef, ce fut pour apercevoir Max Berton lui-même à son chevet. Il se frotta les yeux pour être bien certain que ce n'était pas la continuation de son rêve...

Car à côté de son patron, un autre homme se tenait debout... Et il le reconnaissait.

— Rochard !... bégaya-t-il.

Max Berton sourit et fit un geste amical.

— Allons, mon bon Quotus, tu es en voie de guérison... La fièvre est tombée et tu pourras te lever cet après-midi... Mais tu avais reçu un fameux coup de

matraque... Sais-tu que ton aventure s'est passé avant-hier soir ?

Ainsi, le collaborateur Max Berton était resté inconscient durant plus de vingt-quatre heures.

Sa constitution était forte. Après le déjeuner, il put se vêtir et descendre dans la salle à manger. Pératat l'accueillit avec cordialité et l'installa lui-même dans un fauteuil. Mme Pératat était sortie pour quelques courses.

A toutes les questions posées par Cyprien, le chauffeur de taxi se contenta de répondre :

— M. Berton vous dira tout lui-même... Il revient ce soir pour vous chercher et vous ramener... Moi, je ne pourrais qu'embrouiller les choses.

Quotus se résigna avec un haussement d'épaules philosophique.

— Je n'ai rien compris jusqu'à présent, marmonna-t-il, j'en suis quitte pour continuer à ne rien comprendre !

**

Max Berton se trouvait chez l'inspecteur Gosselin.

— Alors, mon vieux, et cette perquisition chez Paul Blanc ?

— Concluante... On a trouvé le costume dont il s'était servi le soir où il avait accompagné l'homme de l'hôtel Carlos... La perruque blanche également, et les lunettes... Tout était dissimulé dans une valise. Je me demande pourquoi il ne s'en était pas débarrassé...

— Parce que, sans doute, il comptait s'en servir encore pour jeter la suspicion sur ce pauvre M^e Cugnot... Remarque combien l'apparence générale qu'il avait adoptée rappelait celle du notaire. Pas étonnant que l'employé de l'hôtel s'y fût trompé...

Gosselin hocha la tête.

— Mais comment as-tu découvert cette piste ?

— Je te l'expliquerai... Je ne puis le faire encore, car j'ai une visite à faire et ne puis la retarder...

— La gendarmerie d'Argenteuil va transférer les deux prisonniers dans la soirée, dit Gosselin. Qu'est-ce que tu faisais à Bougival quand tu m'as téléphoné ?

— Tu le sauras aussi, répondit Berton, sur le pas de la porte. Grâce à la rapidité de Pératat je suis

arrivé juste à temps pour empêcher l'accomplissement du forfait... La fosse était déjà ouverte et les deux malheureux — Quotus et Rochard — se trouvaient allongés sur le sol ; une minute de retard et ils étaient précipités dans le trou ; on n'aurait jamais pu les retrouver une fois la plaque remise en place...

Berton s'éclipsa. Et Gosselin resta songeur.

Le plan du misérable qui avait dirigé les opérations avait été conçu avec une intelligence magistrale. Mais pourquoi en voulait-on à Rochard ? Qui était ce Rochard, en fin de compte ?

Max Berton n'avait guère fait de confidences à son ami et l'inspecteur ne savait pas que Rochard était celui qui s'était inscrit sous le nom de Gaudry à l'hôtel *Carlos*...

Quant à Quotus, son exécution s'expliquait. Il avait été surpris en pleine investigation.

Berton, aidé de Pératat, avait eu tôt fait de maîtriser les deux bandits, dont l'un, le complice de Blanc, avait même reçu une balle dans l'épaule. Menés à la gendarmerie par Max Berton, pendant que Pératat restait à veiller les deux victimes, ils avaient été enfermés sur-le-champ.

Plus heureux que Quotus, Rochard était simplement sous l'effet d'un narcotique et s'était réveillé peu après son transport à Bougival, chez les Pératat.

Max Berton retrouva dans sa voiture Rochard qui l'attendait.

— Nous allons là-bas, maintenant... dit le détective.

Les traits un peu crispés, son compagnon fit un signe d'assentiment.

Pendant qu'ils roulaient, Berton remarqua :

— Vous voyez que vos cheveux sont longs à reprendre leur teinte réelle. Je vous l'avais dit, il leur faudra au moins dix jours... De même pour votre moustache... Il est vrai qu'à ce moment-là vous pourrez la raser...

Il marqua un petit temps et ajouta :

— Comme avant...

Il se tut encore, puis reprit :

— D'ici là, vous êtes tranquille chez ce brave Pératat et je préparerai l'avenir avec M^e Cugnot de façon à éviter un trop grand scandale...

— Oui..., murmura Rochard avec un long soupir étouffé.

Ils stoppèrent devant l'immeuble où habitait Mme Chenébran. Le concierge était dans le hall. Il dévisagea Rochard, puis Max Berton.

— Non, dit ce dernier, c'était une erreur... M. Rochard n'a rien à se reprocher...

Ils montèrent rapidement, cependant que le gardien de la loge les regardait avec une moue de déception. Il rentra chez lui en murmurant :

— Policier à la manque, va !

Mme Chenébran poussa un cri en les voyant sur le palier, après qu'elle eût ouvert. Elle recula, pâle comme un linge. Puis, sans un mot, courut dans l'appartement.

Max Berton se jeta derrière elle. Il la rejoignit dans le cabinet de toilette. Mais la jeune femme tenait en main une petite fiole de la grosseur d'un crayon et l'avait portée à ses lèvres.

Elle tomba comme une masse.

Rochard avait apparu sur le seuil. Max Berton leva les bras dans un geste d'impuissance :

— J'aurais dû m'en douter... dit-il. J'aurais dû venir seul...

Il se pencha, ramassa la fiole, qui avait roulé sur un tapis, l'éleva à la hauteur des yeux :

— Elle l'a vidée... Elle est morte... C'est fatal... Du *Rastus Forlicar*... On conclura à un arrêt du cœur... Comme l'autre...

— Cela vaut mieux, après tout... dit sombrement Rochard.

— Retournez à Bougival... conseilla Berton. Je vais téléphoner à son docteur...

CHAPITRE IX

LES RÉVÉLATIONS DE ROCHARD

Cyprien Quotus regardait Max Berton. Son visage exprimait à la fois la stupéfaction la plus intense et l'admiration la plus complète. Dans la petite salle à manger de Pératât, le chauffeur de taxi et sa femme,

ainsi que M^e Cugnot écoutaient également le détective.

— Mon ami Cyprien, avait commencé ce dernier, je te présente tout d'abord ce monsieur qui vient d'entrer... Tu l'as connu successivement sous le nom de Gaudry, puis de Rochard...

Quotus avait dévisagé le nouvel arrivant qui descendait de sa chambre, puis reporté les yeux sur son patron.

— Et il s'appelle en fin de compte ? demanda-t-il.

— Armand Chenébran... articula tranquillement le détective.

— Ah !... Euh !... Ça alors !... Il... il n'était pas mort ?...

Max Berton eut un sourire bref.

— Le *vrai* Armand Chenébran n'était pas mort, souligna-t-il.

— Celui de l'hôtel était donc faux ?

— Je mets cette question sur le compte de ton cerveau encore un peu ébranlé par le coup de matraque... Sinon, je ne te la pardonnerais pas...

Tout le monde se mit à rire et Quotus se frotta la nuque d'un air confus. Il prit une cigarette dans l'étui de son patron et l'alluma pour se donner une contenance.

Max Berton reprit :

— M. Chenébran va te narrer lui-même ce qu'il a fait durant ces derniers mois... Tu y as droit, ayant reçu un bon coup de matraque pour son compie...

— Volontiers... dit Chenébran. D'autant plus que je n'ai donné que des fragments de récit à M^e Cugnot et à M. Berton. Voici le détail complet de ce qui s'est passé, depuis le soir dramatique où ma pauvre belle-mère devait trouver la mort.

« Lorsque celle-ci se leva de table pour se rendre dans sa chambre, j'avoue que j'étais dans une fureur, aveugle. Elle m'avait cinglé d'épithètes méprisantes et...

— Un instant, interrompit Max Berton. Quel avait été le motif de cette querelle ?

— Je venais de l'informer que j'avais épousé Germaine Carrier...

— Elle ne le savait donc pas ? s'exclama Quotus.

— Mais non !... Elle n'était au courant de rien...

— Alors, Mme Chenébran jeune avait donc menti, lorsqu'elle...

Un geste de Max Berton coupa net Cyprien.

— Tu vas en apprendre d'autres, durant le récit...
Laisse parler...

Chenébran, le regard lointain, la voix sourde, reprit :

— Je déclarai à... à Germaine Carrier, je ne veux pas l'appeler autrement, que j'allais quitter cette maison immédiatement pour n'y plus jamais remettre les pieds. Nous fûmes d'accord sur ce point. Elle accepta de me rejoindre dès le lendemain; du reste, ma belle-mère venait de lui signifier son renvoi. Elle lui laissait vingt-quatre heures pour faire ses bagages.

Quotus hochait la tête mécaniquement, stupéfait de ce qu'il entendait, et encore plus stupéfait à la pensée de ce qu'il commençait à deviner...

— Avant de me rendre dans ma chambre pour y prendre ma valise, je passai chez ma belle-mère pour d'informer de ma décision. La querelle reprit, plus aiguë encore, et je crois bien que les domestiques entendirent des éclats de voix.

— Exact... murmura M^e Cugnot.

— Je quittai donc « Les Chênes-Verts ». Je n'avais rencontré personne en descendant jusqu'au perron. Les domestiques étaient soit à l'office, soit dans la salle à manger.

« Je descendis à pied jusqu'à la gare de chemin de fer, mais au moment d'y pénétrer pour y prendre mon billet, je vis une auto le long du trottoir. Je la reconnus. Celle du frère de Germaine.

« Il me vit, m'interpella, et je lui déclarai sans plus de détails que je me rendais à Paris.

« Il m'offrit de me ramener. A ce moment, j'étais à cent lieues de me douter de ce qui allait m'advenir et j'acceptai sans aucune espèce de défiance, évidemment.

« Je montai et m'assis à côté de lui. Nous parlâmes. Je lui expliquai ma rupture avec ma belle-mère. Il compatit à mes ennuis. Bref, ce fut comme si une bombe me tombait sur la tête, quand, dans le bois de Boulogne, dans une allée obscure et déserte, je reçus un coup formidable sur le crâne...

« J'avais été assailli par derrière...

— Un complice caché dans l'auto, murmura Max Berton. L'attentat était prémédité et ses péripéties réglées d'avance...

— Mais comment ce bandit pouvait-il avoir deviné que vous vous disputeriez avec votre belle-mère et tout ce qui s'ensuivrait ? demanda Quotus.

Chénébran haussa les épaules d'un air malheureux. Ce fut Berton qui expliqua :

— Germaine Carrier qui était un monstre moral aussi horrible qu'elle était jolie physiquement, avait tout comploté avec son frère... Elle avait persuadé Chénébran de se confier à sa belle-mère ce soir-là, certaine de l'effet produit... Et s'il n'avait pas parlé, c'est elle sans aucun doute qui aurait allumé le foyer d'incendie...

Quotus se frotta de nouveau le crâne.

— Si c'était le même gredin qui m'a servi...

— C'était le même... précisa Chénébran, soyez-en persuadé... Ce qui se passa ensuite, je l'ignore, et il est infiniment probable que je ne serais pas ici sans ce brave Pératat à qui je dois la vie, et je puis dire l'honneur, puisque je ne tarderai pas à être innocenté du crime dont j'ai été accusé...

Pératat était devenu rouge comme une pivoine.

— Ça va... marmonna-t-il. Moi j'ai fait ce que je devais faire...

Il se refusa à raconter la part qu'il avait prise dans le changement de destinée de Chénébran.

— Alors, je vais le dire moi-même, selon ce que vous m'avez confié...

Et l'auditoire apprit que Pératat, ce soir-là, se trouvait dans une barque, le long de la berge de l'île de Croissy, au milieu de la Seine, quand il avait vu stopper une voiture, en face, sur le quai, à Bougival.

« Comme il était en train de préparer une petite séance de braconnage aquatique, poursuivit Chénébran avec un sourire amusé, il s'empessa de s'aplatir au fond de la barque et de ne plus bouger. Peut-être les gens de l'auto appartenaient-ils à la police fluviale ?

« Il guetta le départ de ces empêcheurs de braconner en rond. Il les vit débarquer quelque chose de lourd — un sac, lui sembla-t-il — et le laisser couler précautionneusement dans l'eau.

« N'écoulant que son courage généreux, il...

— Eh bien! quoi, interrompit Pératat, tout le monde en aurait fait autant... Ce n'était pas du courage, mais de la curiosité, tiens!... Je voulais savoir ce qu'ils avaient jeté dans la Seine...

— C'est du courage, je le répète, insista Chenébran. Vous avez plongé, vous n'avez pas craint une pneumonie, dans cette eau glaciale d'hiver, vous m'avez ramené à la surface, vous m'avez dégagé du sac, vous m'avez emporté chez vous... Un joli tour de force... Rien que pour remonter le sac du fond... Il était lesté d'un poids de vingt kilos, m'avez-vous dit... lança Chenébran.

— Pour être exact, il y en avait deux, des poids de vingt kilos... Un à la tête, un aux pieds...

— Et assommé comme je l'étais, j'aurais infailliblement péri sans vous, Pératat... Vous allez tout de même convenir que vous êtes un chic type!

Chenébran se tourna vers Quotus.

— Et ce n'est pas tout... Sa femme et lui me soignèrent avec un dévouement sans bornes jusqu'au lendemain matin... La fraîcheur de l'eau avait hâté le retour à mes sens, mais j'étais bien affaibli...

« Je lui contai mon histoire... Il insista pour me garder jusqu'à ce que je fusse capable de prévenir la police...

« Mais dès le matin il changea d'avis. Il venait d'acheter le journal et la mort de ma belle-mère y était mentionnée en grosses lettres, avec le récit de ma fuite »...

« Tout se ligua contre moi de telle façon que si Pératat n'avait pas assisté à l'événement de la veille, dans la Seine, il aurait cru que les choses s'étaient passées telles qu'on les décrivait.

« Je m'aperçus, également, que tous mes papiers d'identité avaient disparu, ceci, il n'est pas difficile de le comprendre, pour qu'au cas où l'on aurait retrouvé mon cadavre décomposé, bien plus tard, on ne pût absolument pas savoir qui j'étais...

— Non, opposa Max Berton, on était sûr qu'on ne vous retrouverait pas, sinon on aurait fait disparaître votre tache à l'avant-bras... C'était pour l'odieuse comé-

die qui s'est déroulée ces jours-ci qu'on avait besoin de ces papiers...

— Vous avez raison, admit Chenébran, vous êtes d'une perspicacité vraiment pénétrante... Mais je vous raconte les faits tels que je les ai vécus... Et ce sont les pensées que j'eus à l'époque...

« Je décidai d'accepter l'hospitalité de Pératat. Ce fut lui qui se chargea de me procurer la teinture pour mes cheveux. Je laissai pousser ma moustache et la teignis également en blond.

« J'étais persuadé de l'innocence de ma femme et dans mon esprit le complot n'était destiné qu'à profiter à son frère. Aussi, je craignis tout de suite pour la vie de celle que j'aimais passionnément.

« Je connaissais l'adresse d'Edmond Carrier. Je cherchai tout de suite à louer l'appartement du dessus. Il n'était pas libre. Je pris alors celui du premier étage, fortunément vacant.

« Et j'installai le fameux microphone que vous avez découvert, monsieur Berton... Ah ! ce microphone... Il me valut les instants les plus douloureux de ma vie...

La voix de Chenébran s'étrangla dans sa gorge et il fit un violent effort pour reprendre son récit.

— Je pensais que je pourrais découvrir, en écoutant ce qui se passait chez Edmond Carrier, le moyen de faire connaître à ma femme que j'étais toujours vivant, et de lui révéler l'infamie de son frère.

« J'appris, non sans un effondrement de mon âme, qu'ils étaient tous deux des misérables... J'eus, un moment, la pensée de me suicider... Elle ne m'avait jamais aimé... Elle n'était que cupidité et calcul...

— C'eût été faire leur jeu !

— Oui... Je m'en rendis compte... Alors, un désir furieux de vengeance s'implanta en moi. Je n'ignorais pas qu'ils avaient pour but de capter ma fortune. Mais il y avait une difficulté qu'ils n'avaient pas prévue. La preuve officielle de ma mort leur manquait. Ce qu'Edmond avait fait se retournait contre lui.

« Les jours, puis les semaines s'écoulaient. Mon cadavre n'avait pas reparu à la surface. Chaque soir, ils en parlaient. La gueuse suggéra un stratagème diabolique.

« Puisqu'ils possédaient mes papiers d'identité, quoi

de plus simple que de rechercher un homme qui aurait ma taille, mon apparence, ma teinte de cheveux, et le payer grassement pour qu'il jouât un rôle qu'on n'aurait pas besoin de lui expliquer par le détail.

« Un soir, j'appris que le personnage avait été trouvé...

CHAPITRE X

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ AU « CARLOS »

— Le plan de la femme, précisa Chenébran, était plus subtil que celui qu'avait préalablement proposé son frère. Edmond, qui m'avait volé mes papiers dans le but que vous avez à l'instant deviné, monsieur Berton, voulait assassiner un inconnu quelconque, maquiller son corps et l'abandonner sur une route, muni des pièces d'identité.

« Il se rallia à la proposition de Germaine Carrier. La veille de l'affaire du *Carlos*, je l'entendis annoncer que le personnage avait été trouvé et que la chance servait les misérables car il portait un tatouage à l'avant-bras et qu'il consentait à le faire disparaître. Le gredin l'avait persuadé que c'était indispensable car le Labruyère que le complice allait incarner n'avait pas de marque distinctive. »

— On pourra dire que c'était une brûlure accidentelle... lui avait expliqué Edmond Carrier.

— Seulement, intervint Berton, ce n'était pas le bon bras...

— Voilà pourquoi, s'exclama Quotus, la coquine avait insisté sur une erreur de M^e Cugnot !...

— Bien entendu, reprit Chenébran. Et qui aurait mis en doute les affirmations de celle qui paraissait blanche comme neige !

« Dès que j'appris que l'affaire se passerait à l'hôtel *Carlos*, je décidai d'y louer une chambre. Je savais que l'homme allait être installé au n° 21. J'insistai auprès du patron pour avoir un numéro voisin, en prétendant que j'étais déjà venu à l'hôtel et que j'en connaissais le confort.

« Je m'installai dès le début de l'après-midi. Mon

intention était de guetter celui qui allait être inscrit sous le nom de Labruyère et de le prévenir, dès qu'il serait seul, du danger qu'il courait. J'étais certain qu'il s'en rendrait compte et qu'automatiquement il deviendrait mon allié. Avec son aide, je pourrais confondre les deux misérables, après avoir averti M^e Cugnot de tout ce qui s'était passé.

« L'oreille collée au mur, j'entendis arriver deux personnages. Je présumai que le second était Edmond Carrier, quoique je ne reconnusse pas sa voix. Il recommanda à Labruyère — puisque tel était le nom dont l'autre était affublé — de l'attendre tranquillement, car il ne tarderait pas à revenir.

« J'aurais dû, après son départ, frapper à la porte du 21, mais je voulus patienter encore. Je craignais le retour inopiné de Carrier.

« Un peu plus tard, j'entendis frapper à la porte et appeler...

— C'était l'inspecteur Gosselin... dit Max Berton.

— Oui. Mais moi je ne savais rien de ce qui s'était produit, et je pensai que c'était Carrier. La porte fut ouverte, il y eut des exclamations, je n'y compris goutte.

« Puis ce fut le silence. Les pas s'étaient éloignés en courant. Je résolus de sortir de ma chambre pour me rendre compte. La porte voisine était entre-bâillée. Je risquai un coup d'œil. L'homme était assis dans un fauteuil, immobile. La pensée me vint qu'il était peut-être mort, déjà, et j'en fus culbuté dans mon sang-froid.

« J'entrai sur la pointe des pieds, décidé, tout au moins, à reprendre mes papiers d'identité.

Chénébran se passa la main sur le front et continua :

— Les événements se précipitèrent. J'entendis marcher dans le couloir, je me rendis compte que si j'étais surpris dans la pièce, j'étais perdu. La retraite m'était coupée. Les pas se rapprochaient. Je me jetai vers la fenêtre.

— Et c'est moi qui vous reçus en plein sur le dos... fit Quotus, en souriant. Comme tout devient simple quand on connaît les événements !

Chénébran approuva d'un signe de tête.

— Mon premier soin, reprit-il, fut de fuir vers Bou-

gival et j'arrivai, ici, chez Pératat qui était vaguement au courant de ce que j'avais projeté. Je lui expliquai mon échec. Il fut convenu qu'il me ramènerait à Paris, dans son taxi, le lendemain matin et qu'il m'attendrait dans un petit débit de vins: « A l'ami Césaire ».

« Moi, j'allais tâcher de glaner de nouvelles informations grâce au microphone. De fait, j'entendis tout ce qui se disait chez les Carrier, depuis votre arrivée, monsieur Berton, et celle de M^e Cugnot, jusqu'au moment où mon installation fut découverte.

« Je décidai de filer le plus vite possible. Je téléphonai en hâte à Pératat de venir me rechercher et cinq minutes plus tard je plongeais dans sa voiture.

« Nous nous arrêtâmes dans un autre quartier de Paris, et là, je pensai à téléphoner à M^e Cugnot. Malheureusement, j'avais égaré la feuille de papier où j'avais inscrit son numéro.

« Un bureau de poste était à proximité. J'y pénétrai, trouvai ce qu'il me fallait dans l'annuaire. On me répondit à l'étude que le notaire était absent. Je le savais puisqu'il se trouvait chez Germaine Carrier. J'insistai pour qu'on le rappelât tout de suite.

M^e Cugnot opinait constamment de la tête, avec un sourire un peu amer.

— Quand je parvins à le trouver au bout du fil, reprit Chenébran, je n'eus pas de mal à me faire reconnaître car j'utilisai une formule que M^e Cugnot connaissait pour me l'avoir entendu souvent prononcer quand j'étais adolescent et qu'il venait rendre visite à mon père...

« Je lui demandai un rendez-vous d'urgence, ce qu'il accepta avec empressement. Je lui expliquai qu'il me trouverait à Bougival, chez Pératat, et nous convinmes d'une heure précise. Je lui recommandai de ne pas en parler à la police officielle ou privée avant de m'avoir vu.

« C'était Pératat lui-même qui irait le chercher à la Porte Maillot et l'amènerait ici.

« Or, il se passa quelque chose que je n'ai pas encore compris. Peu avant le moment de l'arrivée de M^e Cugnot, un inconnu sonna à la porte et m'annonça qu'un taxi était en panne à environ cinq cents mètres d'ici, et qu'un vieux monsieur qui se trouvait

à l'intérieur lui avait demandé de me prévenir et de m'amener près de lui.

« La description de M^e Cugnot était si exacte que je n'hésitai pas. Je le suivis. Il y avait en effet un taxi le long du quai. Je m'approchai. A ce moment, j'eus un instant de défiance car je ne voyais pas la silhouette de Pératat.

« Mais trop tard... Mon trop obligeant inconnu m'avait déjà assailli et me plaçait sous le nez un tampon imbibé d'un puissant narcotique. Le reste, vous le savez... Mais qui avait pu renseigner mes ennemis ?

M^e Cugnot baissa la tête, accablé.

— C'est moi... balbutia-t-il. Comme un enfant... J'ai agi comme un enfant... J'étais si heureux de votre appel téléphonique, que je m'étais rendu sans réfléchir chez Germaine Carrier à qui j'avais annoncé l'incroyable nouvelle... Elle avait su se maîtriser... Et pauvre naïf que j'étais, je répondis à toutes ses questions, je lui donnai des précisions sur l'endroit où j'allais vous rencontrer, je lui offris même de venir avec moi !...

Max Berton lui mit la main sur l'épaule.

— Ne vous affligez pas, murmura-t-il. Personne au monde n'aurait pu imaginer pareille duplicité chez cette femme. Moi-même, je n'ai découvert qu'elle était suspecte qu'à la suite d'un incident minime...

Il eut un sourire bref.

— J'étais dans mon cabinet de travail. Je venais de composer le numéro de téléphone de l'immeuble, sur mon cadran, et j'allais demander au concierge de me mettre en communication avec elle, lorsque j'entendis sa voix. Germaine Carrier avait décroché en même temps que moi, et le destin nous juxtaposait sur une même ligne.

« Elle demandait d'une voix sèche, que je ne lui connaissais pas, un certain numéro. Puis elle articula : « Hôtel Bréda ? Donnez-moi M. Paul Blanc... Chambre 32... »

« Je n'avais pas songé à raccrocher. Dans ma profession, dit Berton, il faut parfois manquer de discrétion, dans le sens où je l'entends.

« Et bien m'en avait pris.

« Imaginez ce que j'éprouvai, comme curiosité in-

tense, lorsque je l'entendis prononcer : « — M. Paul Blanc ?... » marquer un temps, et reprendre : « — Ecoute, Edmond... Oui, ici, Germaine », puis converser rapidement en anglais...

« Or, je parle à fond cette langue. Germaine Carrier ne fit pas de confidences imprudentes, mais elle donna, tout au moins, l'adresse de Pératat et signala un certain Armand qui y avait donné rendez-vous à un personnage dont elle parla en termes désinvoltes, mais que je compris être M^e Cugnot.

« Bref, conclut Max Berton, en quelques minutes de réflexion et de déduction après avoir attendu que Germaine Carrier eût raccroché, je pus démêler beaucoup de choses.

« Je me rappelai qu'Edmond Carrier était représentant en produits pharmaceutiques, et pouvait fort bien avoir étudié certains poisons.

« Je me rappelai également que le mystérieux vieillard qui avait accompagné le pseudo-Labruyère avait téléphoné à M^e Cugnot avec l'accent anglais.

« Une autre chose me frappa. Il avait fait deux appels, pas davantage. Je me demandai si cela ne comptait pas pour M^e Cugnot et l'inspecteur Gosse-lin. Dans ce cas, Germaine Carrier était donc venue à l'hôtel Carlos parce qu'elle *savait déjà* ce qu'elle y allait trouver ?

« Puis, pêle-mêle, d'autres considérations me revinrent en mémoire. Par exemple, cette curieuse controverse au sujet de la tache lie de vin. Puis son bouleversement véritable lorsque je découvris la présence du microphone.

« La première chose à faire était de surveiller ce Paul Blanc, alias Edmond Carrier. La seconde chose, de me rendre à Bougival chez Pératat pour y rencontrer M^e Cugnot et cet Armand, dont le prénom me frappait comme étant celui de Chenébran.

« C'est pendant mon trajet que je parvins à la conviction que Rochard ne devait être autre que Chenébran.

Quotus se passa la main dans la houppe.

— Moi, dit-il, je ne comprends pas que ces bandits n'aient pas songé à utiliser le poison contre M. Che-

hébran au lieu de l'assommer, de le jeter dans la Seine, etc. C'était tellement plus perfectionné !...

— Evidemment, riposta Max Berton. Mais tout d'abord il faut songer que les misérables ne devaient pas posséder une quantité illimitée de ce produit, fort long à préparer et dont les éléments sont difficiles à obtenir dans le commerce. Ils tenaient à l'économiser, là où son emploi n'était pas absolument nécessaire... Comme dans l'empoisonnement de votre belle-mère, monsieur Chenébran...

— Ah ? fit le notaire en ouvrant des yeux emplis d'espoir, vous croyez, monsieur Berton, que vous pourrez faire la preuve que c'est Germaine Carrier qui...

— Non, malheureusement... Quoique je sois absolument sûr qu'elle a dû verser une goutte ou deux de *Rastus Forlicar* dans la bouche de sa victime qu'elle avait trouvée endormie... Mais l'attentat contre M. Chenébran à son départ de la propriété et tout ce qui a suivi permettra de faire éclater l'innocence de M. Chenébran...

.....

Adrien Pératat possède un bien beau garage, désormais. C'est le plus grand établissement de ce genre dans toute la banlieue ouest. Il est commandité par M. Armand Chenébran qui a fondé une marque d'automobiles et en a confié la représentation générale à l'ancien chauffeur de taxi.

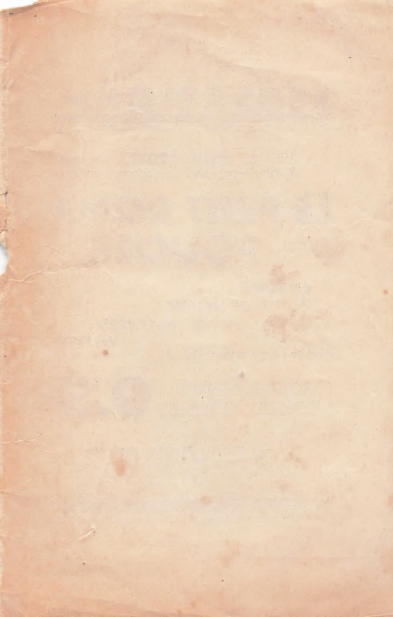
FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le château du Val Maudit

Roman policier inédit

par FELIX CELVAL



SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de **L'ANGOISSE**,

de **L'INTÉRÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

0.60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.